

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3.00 - - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

14^{ME} ANNÉE, No 702.—SAMEDI, 16 OCTOBRE 1897

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.
BUREAUX, 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - - 10 cent
Insertions subséquentes - - - - - 5 cent
Tarif spécial pour annonces à long terme



MADAGASCAR.—Le général Galliéni gracieant les derniers chefs rebelles dans la cour du palais

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 16 OCTOBRE 1897

SOMMAIRE

TEXTE.—Zig-zag, par Rodolphe Le Fort.—Chronique européenne, par R. Brunet.—Sinistre message, par F. Picard.—Poésie : Le tricolore, par Dr Gustave-F. Tassé.—Simple choses, par Jules Lanos.—Devant la mort, par Paul Moncousin.—Poésie : Soir d'été ou méditation, par Aristide Trudeau.—Naguère et aujourd'hui, par Violette.—Le général Bourbaki.—En route pour le Klondyke.—Bibliographie, par Firmin Picard.—Petite poste en famille, par F. Picard.—Poésie : A une cousine, par Antonio Pelletier.—Dans le pays des suicides.—Nos gravures.—Invention nouvelle (avec gravure).—Théâtres.—Jeux et amusements. Feuilleton : Les deux gosses, par Pierre de Courcelles.—Choses et autres.

GRAVURES : Le général Galliéri gracieux les derniers chefs rebelles dans la cour du palais, à Madagascar.—Le jubilé du roi de Suède : Oscar II, roi de Suède ; La reine de Suède ; Le palais royal de Stockholm.—Portrait du général Bourbaki, dé-cédé.—Beaux-Arts : Sinistre message (double page).—Vue générale de l'établissement des poutres hydrauliques, à Lachine.—Gravure du feuilleton.—Devinette.

PRIMÉS A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



Me revoici !

Je sais que ma présence importe peu : cependant, c'est avec bonheur qu'on revoit d'anciennes connaissances, surtout quand on n'en a gardé que de bons souvenirs.

En ai-je laissé, moi ?...

Nous allons faire une course au clocher à travers le monde : le voulez-vous ?

Commençant par le commencement, je vous dirai que c'est aujourd'hui, vendredi, 8 octobre, que partent NN. SS. Bruchési notre Révérendissime archevêque, Emard, Révérendissime évêque de Valleyfield. Que leur voyage soit heureux !

Mgr Bruchési a reçu les journalistes, le mercredi 6 octobre, au soir : vous savez que le MONDE ILLUSTRÉ y était représenté.

Il paraît que les Etats-Unis regardent le Canada comme se regardent deux chiens de faïence... en por-

celaine, dit le petit enfant. Et tout cela, pour une question de pêcherie dans la mer de Behring ! Il est vrai que c'est la pêche au phoque. Si un peuple demande à l'oncle Sam :

—Peut-on pêcher du phoque, dans ce coin-là ?

L'oncle Sam—vieux retors—répond avec la douce voix d'un dogue auquel vous essaieriez d'ôter un os :

—Quand on en pêche, j'empêche... si l'on n'en pêche pas, je n'empêche pas !...

C'est comme la Sybille de Cumes, les chênes de Dodone, etc.

Priez pour nous, pauvres... pêcheurs !—A la ligne.

En fait de poissons, si nous parlions du ballon d'Andrée ?

Vous allez dire que vous n'y voyez que du feu ; du poisson au ballon !... Je vous envie de toute mon âme : car vous y voyez, du moins, quelque chose, tandis que je n'y vois rien, mais tellement rien, que je ne vois pas même pourquoi je vous en parle...

Ah ! voici, je me rappelle :

On a trouvé des pigeons... voyons, comment dire : des pigeons morts, ou des pigeons crevés ?... Je chercherai cela dans Larousse, Littré, Bescherelle, et *tutti quanti*, y inclus l'Académie, quand... j'aurai le temps. Je ne suis pas ici pour m'amuser, que diable ! disait mon bon oncle le curé, lorsqu'il jouait aux cartes.

Donc, tous ces misérables volatiles, ramiers, tourterelles, pigeons, colombes, que les chasseurs tuent et... manquant, d'autres les retrouvent.

Et, v'là ! v'là que c'est un pigeon d'Andrée ! On vient d'en trouver deux à Sainte-Anne de Bellevue (c'est un nom prédestiné, puisqu'on dit toujours d'une personne qui en attend une autre : comme Sœur Anne, elle n'a rien vu ! Ici, Sainte-Anne, Bellevue !)

Ce qui m'a mis en aussi piteux état que ces deux pigeons essouffés, fourbus, suant, pestant contre leur malheureux sort de pigeons... d'Andrée, c'est quand j'ai lu (ce doit être vrai, puisque c'est imprimé !... Et c'est imprimé dans un grand journal du matin !) c'est quand j'ai lu que l'un de ces pauvres insectes portait à la jambe gauche, un anneau ! Et à la jambe droite, un re... anneau !...

Je l'avais toujours pensé, que cet homme du Nord, cet André, loin d'être un savant, n'était qu'un barbare comme ses pères les Scandinaves : ces pigeons, ou celui aux deux jambes, (je n'ai pas osé lire davantage, craignant de voir qu'il avait des anneaux aux bras, dans le nez, peut-être aux oreilles !), devaient être, je le jure, enchaînés par André comme nos forçats !

Quel roman à écrire, que celui de leur captivité et de leur évasion !

Tiens ; voilà une idée pour l'ami F. Picard, qui ne sait jamais en trouver une de suite, dit-il !

En risquant un œil hagard, je vois que c'est M. Larivière qui a pêché ces deux volatiles : vous voyez comme la Providence prend soin de tout ! Je ne savais comment rattacher la mer de Behring aux deux jambes de notre pigeon : Larivière va, d'elle-même, à la mer.

Je suis sauvé !

Puisque le pigeon avait des anneaux aux deux jambes, je prends donc mes... pattes (c'est quand même bien ennuyeux, dites ?) à mon cou, et je me sauve !... à mon autre sujet.

Diabole ! Ceci se corse !...

Comment faire, même à une seule jambe des deux pigeons (je crois qu'à eux deux ils n'avaient que ces deux jambes : une de droite, l'autre de gauche, car je n'ai vu que ces deux-là... sur le papier, entendons-nous !) une suite de ce que je vais dire ?

Car c'est la fièvre jaune que je vous apporte...

Oh ! pardon, mille fois pardon, vous qui me lisez : croyez bien que si je vous l'apporte, c'est uniquement par métaphore—c'était le terme qu'employaient les Grecs, il y a trois mille ans plus ou moins, pour signifier, sur leurs tramways à air comprimé, le hideux terme que nous employons ici pour

correspondance ; le mot transfer—lui faut-il du t ?... Je l'ignore itérativement, suivant le langage du pauvre "force publique" assiégé par un ivrogne.

Donc, la fièvre jaune est à la Nouvelle-Orléans, dans le golfe du Mexique, c'est vrai : mais avec le chemin de fer, le télégraphe, le téléphone, ça va si vite ! Le Marseillais en fureur, donne une taloche ou, si vous le préférez, une giffle au *cef* de gare de Marseilles, et c'est le *cef* de gare d'Avignon qui la reçoit, tant les trains vont vite là-bas ! Exaspéré, le *cef* de gare d'Avignon, sachant notre Marseillais à Lyon, l'appelle au téléphone, et lui lance un coup de pied... où on les donne, et le pauvre Marseillais vole les quatre fers en l'air !

Vous voyez que si nous n'avons pas encore la fièvre jaune, c'est qu'ils n'ont pas mis, là-bas—heureusement !—la bonne embouchure au téléphone !

Toujours est-il que c'est bien triste pour cette population : car il paraît que la maladie a déjà atteint bien des familles. Le mieux, c'est de prier que ce fléau ne frappe pas notre pays—et cesse au plus tôt là où il exerce ses ravages. Rien de si doux, que de s'entraider, au moins par la prière.

Il n'est bruit, à New-York, que de la grande affaire que vient de traiter un major Moses—savez-vous comment F. Picard traduit ce nom ?—Le major Moïse !—On voit qu'il s'y connaît, en anglais !

Le dit major Moses, quoi qu'on Handy... je veux dire : le major Moses Handy a obtenu vingt-cinq pour cent en plus que toute l'Exposition de 1900, pour l'Amérique seule !

A beau mentir qui vient de loin : mais ceci, c'est bien plus que de loin, il vient de 1900 !

Voilà comme quoi, le brave Joe Vincent n'aura pas le plus petit coin, à cette Exposition, pour y exposer les nombreux coups qu'il a bus dans le Saint-Laurent, lui ! en sauvant les autres ; et le canon en pulpe de bois, breveté avec garantie contre le gouvernement, dont il se sert (le canon, et non le gouvernement ! pour nous signaler l'arrivée de ses membres (du gouvernement, bien entendu ! et non du canon. Ça n'aurait pas le sens commun !)

Vous savez, les autres journaux l'ont rapporté avec force détails, que les feux de forêts ont fait de nombreuses victimes, causé beaucoup de ruines, dans l'Ontario. C'est bien près d'ici !

Certes, j'applaudis de tout cœur à l'idée du maire de Montréal, voulant envoyer des secours aux malheureux incendiés.

Oserais-je me permettre la liberté grande de dire—si on ne me le permet pas, c'est double plaisir pour moi de le dire quand même—que l'on pourrait montrer un peu, un tout petit peu, de cet empressement louable, envers nos braves Canadiens-français, de notre province de Québec, de notre ville de Montréal même ?

Qu'a-t-on fait pour les pauvres gens ruinés naguère par la rivière Sainte-Anne, à Saint-Alban ?

Qu'a fait monsieur le maire pour les milliers de malheureux ouvriers de Montréal ? On a pavé quelques rues, on en a éventré quelques autres.

La belle affaire !

Et l'argent des contribuables de Montréal, du Canada-français, au lieu de sécher des pleurs ici, d'apaiser la faim chez des milliers de petits enfants qui meurent épuisés, en fin de compte, cet argent va être envoyé dans une autre province ? Je sais ce qu'on me répondra : c'est un malheur sans exemple, que celui qui vient de se produire par ces feux de forêts à Casselman, à South Indian, à Cheney.

Je réponds : Nos ouvriers meurent, d'une mort mille fois plus terrible que ceux dont on parle. Ils meurent une fois par jour et par enfant, ils meurent en outre une fois pour leur pauvre épouse, et une fois pour eux-mêmes.

Faites le calcul !... et envoyez notre argent à ceux que vous devez reconnaître les plus à plaindre !

" Pourquoi décroissons-nous en France—dit un

journal français—alors que nos colons algériens doublent leur natalité en vingt ans ?

“ C'est qu'en Algérie, la vie est facile, bon marché ; les Français y ont l'espace, les grands horizons, les domaines sont grands, producteurs, le taux de l'argent élevé, les impôts légers, le père est certain d'y élever sa famille. Il ne faut pas autre chose.”

Je suis de l'avis de celui qui a écrit cela, le commandant Schambion.

Si les étrangers voulaient venir ici, non pour y troubler le peuple, et y apporter des doctrines qu'ils peuvent garder pour eux sans qu'on les leur envie jamais ; si les étrangers voulaient venir ici avec la volonté de travailler, de parvenir, le bon sens de ne s'occuper que de leurs affaires et non de celles des autres, à n'importe quel point de vue : ces étrangers auraient le même sort, jouiraient du même bonheur que les Algériens dont parle le commandant.

Il paraît que les nihilistes, les communards, les socialistes, les pétroleurs, tout ce que vous voudrez, ont voulu faire sauter le doux et bénévole empereur d'Allemagne à son passage à Pesth, en Autriche-Hongrie, le 20 septembre dernier.

Peste !... qu'avait-il besoin, ce doux et bénévole empereur, d'aller là ? Si je dis *doux et bénévole*, c'est encore par *transfer* avec ou sans t, en grec métaphore.

Il faut avouer que ce n'est pas amusant du tout, d'être Majesté dans les vieux pays !

Vive nous ! n'est-ce pas vrai ?

Les anarchistes, ayant mal calculé leurs heures, c'est un train de gens comme vous et moi qui a sauté : soixante-dix-sept personnes ont été blessées. C'est une honte, ces anarchistes !

Les chercheurs d'or au Klondyde sont menacés de la famine. Les magasins de Dawson sont fermés, n'ayant plus rien à vendre, et une terrible perspective s'offre aux malheureux mineurs.

Des assemblées publiques ont été tenues à Saint-Michel, et les victimes des spéculateurs menacent de faire à ces derniers un mauvais parti s'ils ne leur donnent pas du pain ou ne les ramènent pas à la civilisation.

En Hollande, la reine régente, dans son message aux Etats-Généraux de ce pays, annonce l'abolition du système de remplacement militaire—une plaie des vieux pays !—une meilleure protection des enfants et des jeunes travailleurs (que ne fait-on cela ici !) l'instruction obligatoire (ceci demanderait de longs développements : qu'il nous suffise de dire que les Chambres Hollandaises ont voté la religion comme base de l'enseignement, catholique ou protestant ; les catholiques ont tous les mêmes droits que leurs frères séparés) ; l'assurance des ouvriers contre les accidents (ce que nous demandons depuis longtemps ici).

Voilà qui est bien.

Je voulais voir l'heure qu'il est ! N'avez-vous pas de montre ? allez-vous dire. Mais oui ; seulement, pas le temps de la regarder !

En face de moi, j'ai un grand œil vitreux, glauque, flanqué de larmes tout autour : deux vieux sabres se croisent là-dedans, et le tout, on appelle ça, ici, le *cadran* ou l'horloge de l'Hôtel-de-Ville.

Cadran tant qu'on voudra ! mais *horloge*, jamais de la vie ! On m'affirme (sans doute est-ce un contribuable mécontent ?) que pas un maréchal-ferrant n'a pu la faire marcher en avant ou en arrière jusqu'ici.

Ce qui n'empêche pas que ça se paye !

Je crois que ce feuilleton est assez long, et aura le don d'endormir plus d'un lecteur.

Je vais essayer de faire de même, en vous disant du fond du cœur : Au revoir !

Rodolphe Le Fort

CHRONIQUE EUROPÉENNE

PARIS, 14 septembre 1897.

Samedi soir, le 11 septembre, à la réunion de la Société Canadienne de Paris, où j'eus le plaisir de porter la santé des dames canadiennes présentes, du Dr LeCavelier, notre président, qui part au Canada, du Dr Noël Guillet et des pèlerins canadiens conduits par M. Rivet, au nom de ceux qui partent, le Dr D. LeCavelier répondit par des mots aussi sympathiques que heureux, et dit combien il regrettait notre chère Société, où son souvenir sera toujours vivace, nous pouvons l'affirmer.

Mme Dr Delorme, MM. Rivet, Arthur Berthiaume nous firent de belle musique, et M. Jules Colas chanta très bien une jolie romance.

Puis, après quelques coupes de champagne et une charmante causerie, parlant souvent du pays, chacun s'en alla heureux d'avoir vécu une heure la vie canadienne, si loin du Canada.

Assistaient à cette réunion : M. l'abbé Dupuis ; Mesdames N. Dupuis, Dr Pelletier, Dr Delorme, A. Raby et C. Dion ; Mmes Hudon, Berthiaume, Dupuis, Guimond et Hotte ; MM. Dr Pelletier, Dr Desjardins, J. Rivet, Dr N. Guillet, P. Dion, D. D. LeCavelier, R. Barré, Cr L. Gauthier, J. Hudon, A. Leduc, A. Raby, Dr Delorme, A. Berthiaume, A. Bolté, J. Colas, J. Sévère, Dr Masurette, A. Emard, R. Brunet, etc.

* *

M. Edward Richard, ancien député, est actuellement à Pornic, l'hôte de son ami, M. Louis Herbet, conseiller d'Etat. M. Richard est là encore pour une quinzaine.

* *

Le Dr LeCavelier avait invité ses compatriotes à une petite fête intime, dimanche, la veille de son départ, et le Dr N. Guillet en avait fait autant hier soir.

Ce dernier nous intéressa beaucoup en nous montrant les cadeaux qu'il a reçus de son protecteur et ami, le célèbre Dr Péan. Et le Dr LeCavelier nous raconta spirituellement les incidents tragi-comiques de son long voyage en Europe. Le récit de ses pérégrinations en Russie fut surtout très intéressant.

Le Dr LeCavelier, durant son long séjour ici a étudié sous les maîtres les plus célèbres et pour le recommander à la confiance de nos compatriotes de Montréal, je ne pourrais mieux faire que de citer ce fait :

“ Parmi la Colonie canadienne de Paris, il y a toujours, comme nous l'appelons : “ le médecin des Canadiens.” Or, ce “ médecin des Canadiens ” était, depuis tantôt huit mois, le Dr Daniel LeCavelier en qui nous avons tous très justement confiance.

“ Ceux qui ont eu besoin de ses excellents soins ont toujours été enchantés de lui.

“ Succès, donc, à celui qui fut ici le président de la Société Canadienne de Paris et le très estimé “ médecin des Canadiens.”

Docteur LeCavelier, nous vous souhaitons bonne chance.

* *

Dimanche, 19 septembre.

Nous venons d'apprendre à Paris, la mort de Mme juge Alphonse Ouimet.

Bien connue de plusieurs d'entre-nous, Mme Ouimet, au cœur si bon, ne comptait que des admirateurs qui partagent la douleur sincère de toute sa famille.

C'est dans notre cher Paris, que naquit Mme Ouimet.

La mort, sinistre faucheuse, abat toutes les fleurs qui se trouvent sur son chemin ; et pour elle, les plus tendres affections brisées, les mères les meilleures et les plus vertueuses ne pèsent pas plus dans la fatale balance.

Notre destinée à tous est de partir chacun à son heure, tristement mais invariablement.

Puissent les sympathies venant de partout soulager un peu l'excellente et distinguée famille actuellement plongée dans un deuil dont le souvenir leur sera éternel.

Si la nuit sans fin nous ravit les êtres chers, elle n'empêche pas la pensée fidèle de les suivre toujours dans le mystérieux au-delà.

L'existence est brève ; et les bonheurs ont beau sourire ; rien ne fait reculer la Mort. Elle paraît et la Vie s'en va, laissant d'immenses deuils.

Dieu seul reste, et sa religion, faite de consolations infinies, soulage les cœurs meurtris.

Il rayonne au chemin de la vie, et ses bras sont tendus vers ses croyants.

Mme Ouimet, qui était une chrétienne convaincue, a buriné dans le cœur de ses enfants, une croyance qui sera leur consolation dans cette suprême douleur.

Par delà l'Atlantique, la colonie canadienne de Paris envoie, à la famille Ouimet, l'expression de ses condoléances les plus vives.

Que ces lignes soient quelques violettes jetées sur la tombe encore fraîche de la sainte femme, de la bonne mère éternellement partie...

Rodolphe Le Fort

SINISTRE MESSAGE

Respectueusement à Aimée Patrie.

Il était parti, le jeune et brillant officier, le noble marquis de Pimodan.

Son devoir l'appela par delà les Alpes, et son cœur obéissait toujours au devoir.

Il s'était abandonné au doux Pontife régnant alors à Rome ; il avait dit à l'illustre général de Lamoricière : “ Me voici ! ”

Il était tout actes—ses actes étaient des coups d'épée, des coups d'éclats. La bonne fortune lui souriait sur les champs de bataille comme dans les salons de France : aux Grotte di Gradoli, à Ischia, à Farnese, à Valentano, nous retrouvions en 1867... j'allais dire les traces de ses coups de 1860, mais certes, les traces de ses exploits.

Il était, chez ces populations inquiètes, agitées, la personnification de l'héroïsme : il était une légende !

L'avait-on vu ?...

On ne le savait.

Voit-on la foudre qui tue, le boulet dont on ressent le glacial baiser dans son souffle sifflant glacial ?...

Le 18 septembre 1860—date fatale !—il fauchait : la mort s'était mise à son service, il la ruait, des fulgurations de son épée, au travers des rangs compacts de l'ennemi : en vain, ceux-ci veulent fuir, résister, se dérober ; partout il les fauche, il tue, il tue toujours ! En viendra-t-il à bout ?

Ils sont soixante-mille : de Lamoricière, de Pimodan, et quelques cents adolescents—ce bal de la cour de Louis XIV, suivant la parole mémorable du général ennemi—c'est tout ce qui reste de troupes fidèles au saint Père.

Cela suffit. Ils passeront, ils écraseront la masse, et dans le sang, couverts de sang, ils iront chercher la victoire !

... Un sanglot, un cri de rage, de douleur, de reproche au ciel part de la demi-douzaine de rangs de Franco-Belges : le général de Pimodan a chancelé... quelque temps il se cramponne, et le géant—lui, un enfant !...—le géant glisse de son cheval...

Les cieux s'ouvrirent : il fallait la gloire, là-haut, pour accueillir cette gloire si brillante !...

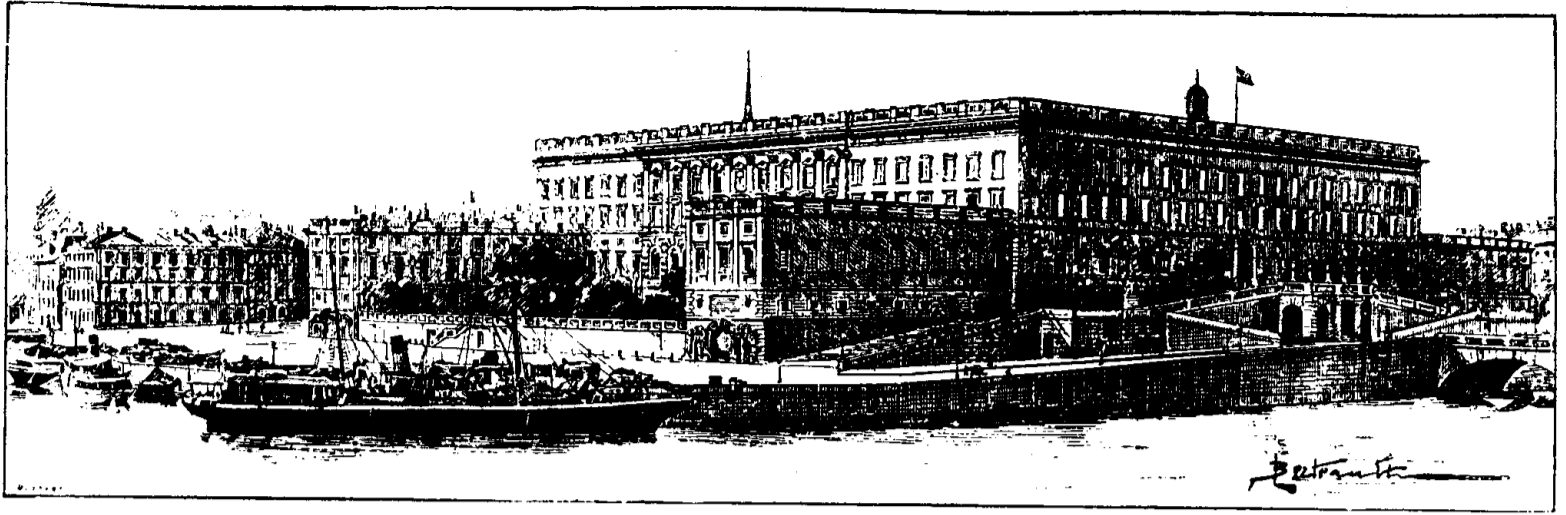
Son Roi, le Pontife tenant lieu du Christ, écrivit de sa main bénie, à la jeune épouse, afin qu'elle-même demeurât digne du cœur de son illustre époux. Quelle douleur poignante, au vieux château ! (Voir gravure).

O incomparable Femme, qu'imitèrent peu après nos Mères Canadiennes !...

Prenant votre enfant, l'enfant de ce Georges bien aimé, l'élevant vers le ciel, vous l'offrites à son tour ; et les peuples, déshabitués du dévouement, retinrent vos paroles—gloire des gloires de votre famille après la gloire unique du mort immortel—

“ Et toi aussi, mon fils, tu seras soldat du Pape !..”

FIRMIN PICARD.



LE PALAIS ROYAL A STOCKHOLM

LE TRICOLERE

*Le drapeau, de tout temps, fut l'immortel symbole
Auquel se reconnaît l'esprit des nations,
Les coutumes, les lois, les institutions,
Tout est là : c'est le cœur, c'est l'âme, c'est l'idole.*

*La France, en arborant ta brillante auréole,
O noble Tricolore, aux feux des légions,
Transforme ses soldats en autant de lions
Se ruant à l'assaut comme au beau jour d'Arcole.*

*Il s'avance, on le suit ; il tombe, on l'entourne :
La Patrie apparaît et le clairon résonne.
La mitraille en fureur, s'acharne à ses lambeaux...*

*Ce n'est plus qu'un chiffon tout fulgurant de gloire !
Citoyens, à genoux ! béni soit Dieu ! Victoire !
Vive la France ! honneur au plus fier des drapeaux !*

D^r Gustave F. Jassé.

SIMPLES CHOSES

BAINS DE MER

I

—Tiens, le Dr Herpin ! s'écria l'avocat Jolidire, arrêtant soudain son ami Pipard, le riche marchand et fabricant de cigares du lieu.

Les deux hommes se dirigèrent vers le médecin. Echange de politesses. Poignées de main.

—Ça va bien, docteur ? dit l'avocat d'un air enjoué : Avez-vous déjà condamné à la peine de mort quelque innocente victime ?

—Je pourrais bien vous demander, à mon tour, si, à peine le soleil levé, vous n'avez pas envoyé quelque pauvre diable en prison pour dix ans ! retourne le Dr Herpin.

—Allons, allons, trêve de bêtises, dit l'ami Pipard, nous avons bien d'autres chats à fouetter. Docteur, nous avons à vous soumettre un cas très sérieux.

—Très sérieux, répéta Jolidire.

—De quoi s'agit-il donc ?

—Vous savez, continua Pipard, que nous avons tous la liberté à cœur. Eh bien ! nous rêvons, pour cet été, d'un club de maris délivrés de leurs femmes, un club de *Grasswidowers*, comme disent les Anglais ; de *Strohwittever*, selon les Allemands, mais que ce soit sur l'herbe ou la paille, peu importe ; nous formerons un club de veufs mariés—quartier-général : le Rialto. Nous avons déjà enrôlé le capitaine Bienlon, le grave échevin Surmaine, l'architecte Lignol, l'inspecteur des forêts Champcourt et le reviseur Belceil. Ils sont tous du complot.

—Du complot ! Grand Dieu !

—Mais oui, ajouta Jolidire, et le programme, un bien beau programme, a déjà trouvé sa formule. Une vie de délices, mon cher. Et vous êtes non-seulement membre, mais président du club des veufs délivrés, libres. J'espère que vous apprécierez cet honneur. Prenez vos jambes à votre cou, mon cher, et faites une petite visite à toutes ces dames et leur ordonnez un voyage aux bains de mer. Consultation gratis.



Oscar II, roi de Suède



La reine de Suède

LE JUBILÉ DU ROI DE SUÈDE

—Qui aurait pensé qu'une telle idée pût germer dans une si petite cervelle, dit le docteur, radieux. Mais la mienne se porte bien, et elle ne voudra pour rien au monde... à moins que, quand elle apprendra que toutes ces dames s'en vont aux bains...

—Alors, c'est arrangé, docteur !

—Conclu !

Et les trois amis s'en allèrent à leurs affaires.

II

—Bigre ! des cancre ! des crabes ! des crevettes ! s'écria l'avocat Jolidire en se mettant à table. Quel amour de femme tu es ! Quel parangon d'épouse ! Qu'est-ce qui te prend donc ?

—Arrête ce torrent d'exclamations, mon cher ami, dit la jolie compagne de l'avocat. Je suis passée par le marché et ils m'ont tapé dans l'œil, et comme je sais que tu es très frian ! de...

—Tu es bien la plus gentille femme d'avocat qui existe ! Mais cette canaille, j'espère, n'a pas tapé trop fort, voyons cet œil !

—Tu as trop d'esprit, je voulais dire—m'ont donné dans l'œil. Nous avons, en plus, des côtelettes de mouton dont j'ai moi-même surveillé le grillage et un pouding au chocolat !

—De plus en plus charmant ! C'est un régal de juge de la Cour Suprême que tu me sers là.

—Je veux que tu n'aies pas à te plaindre pendant que je suis à tes côtés. Peut-être serai-je obligée d'aller aux bains de mer chercher...

—Mon Dieu ! que tu m'effraies ! Quoi donc ? Je te croyais si bien portante ; tu as l'air si florissante !

—Vois-tu, c'est un vrai guignon ! Personne ne croit à mes souffrances, parce que j'ai de la couleur, et je passerais de vie à trépas que...

—Tu te sens mal, vraiment ? Je ne m'en étais pas aperçu jusqu'à ce jour...

—Ah ! voici les côtelettes ! Je te servirai. Tu prends toujours les pires morceaux... Ainsi, tu trouves en ce moment que je... Comment trouves-tu la côtelette ?

—A point, ma chère ; très bien !

—Et de cette salade, qu'en dis-tu ? C'est une recette à moi. Qu'est-ce que je disais donc ? Ah ! oui, le Dr Herpin était ici ce matin et je lui ai parlé de l'élanement que je ressens parfois dans le gros orteil du pied gauche. Il avait l'air pensif.

—Alors, si le docteur...

—Il est d'avis que si je faisais une légère cure aux bains de mer, le mal n'empirerait pas, que l'on entraverait sa marche. Et puis la femme de Pipard ira au Bic, celle de Champcourt à Gaspé, et je m'imagine...

—J'ai rencontré Pipard ce matin et il ne m'a point dit que sa femme était décidée encore, mais qu'ils en avaient parlé.

—Le Dr Herpin vient de me l'annoncer. Elle souffre de congestions.

—Ainsi donc, tu pars ?...

—Ah ! bien, si tu t'affliges déjà tant, moi je vais pleurer. Pourquoi prendre ce ton désolé ? Là, mon ami, sois raisonnable ! Que ferais-tu si je tombe malade, et j'en ai bien peur ! Si tu avais vu l'air pensif du docteur !

—Adieu donc, la vie en famille si douce ! Désormais, plus de repos après ma journée de travail ! Souffrir seul de la chaleur de l'été, ne plus me délecter de côtelettes de mouton, de pouding au chocolat, et loger à l'hôtel... Brrr...

—Ne te chagrine donc pas pour si peu ; d'abord, qu'est-ce qui t'empêche de m'accompagner ? Voilà le pouding ! Cette fois, je l'ai fait moi-même, de mes propres mains fait, ce qui s'appelle fait—a-t-il bon goût ?

—Délicieux, simplement délicieux. Donc, le Dr Herpin avait l'air pensif ?

—J'en étais effrayée. Sais-tu ce qu'il y aurait de mieux à faire : viens avec moi. Quelques semaines passées au Bic te feront du bien.

—Je n'en doute pas, mais c'est impossible ; j'ai une montagne d'actes, de causes et de lettres devant moi ; il me faudrait trois têtes pour voir à tout. Seras-tu longtemps, là-bas ?

—Le docteur croit que quatre semaines suffiront. Si le mal s'en va vite, deux seront assez, mais il est bien certain que je serai de retour dans un mois. Un autre morceau de pouding ? Voyons, force-toi, cher petit mari.

—Merci mille fois ! Quatre semaines, dis-tu. Peut-être si tout va bien pourrais-je me rendre près de toi aux bains de mer et respirer le grand air pendant une quinzaine.

—Ce serait superbe ! Tu me le promets ? Je vais sur-le-champ arranger ce voyage, puisque tu te fais à l'idée... Tu me promets de venir ?

—Hum ! Pas sans faute... mais si j'ai de la chance... je remuerai ciel et terre... j'ai de l'ouvrage pardessus la tête...

—Gentil petit mari, je te donnerai un baiser pour cela.

(Quelqu'un frappe à la porte.)

—Qu'y a-t-il, Anna ? Est-ce la couturière ! Voilà qui est tout-à-fait à propos. Je vais commander ce qu'il me faut pour ce voyage. J'y serai dans une minute, Anna !

—Et mon baiser ?

—Le voilà, tiens. Si seulement je pouvais oublier que tu grilles en ville pendant que je...

—Griller, c'est bien le mot !

—Mais tu viendras ; le temps passe vite. Si la couturière avait seulement songé à apporter son journal de mode... Je n'ai pas la moindre idée de ce qu'on porte. Je t'enverrai Anna avec les cigares. Au revoir !

—Bonne chance !

III

L'ami Pipard se présenta chez Jolidire dans l'après-midi du même jour. Ils riaient tous deux d'un petit rire sec.

—Ta femme va au Bic, d'après ce que j'ai entendu dire ?

—Oui, et la tienne aussi ?

—La mienne aussi. Est-ce qu'il fait beau ?...

—Ne te gêne pas, parle, mon ami. Ma femme est sortie faire ses emplettes en vue de ce fameux voyage aux bains de mer !

—On ne peut mieux. Ce Dr Herpin est un génie. Il est allé chez Bienlon, le reviseur, l'inspecteur et même Damboin, le joyeux commissaire de police. On le nommera maître de plaisir. Le docteur a ordonné les bains de mer à ces dames et leur a trouvé, à toutes, une si pauvre santé, que si nous voulions les retenir nous n'y réussirions pas. J'ai déjà retenu une salle au Rialto, avec la terrasse du jardin. On ne s'ennuiera pas le soir ! Damboin va arranger les choses de manière que, dans l'absence de nos femmes, nous recevions à tour de rôle les amis chez nous-mêmes. Oh ! les bonnes buvettes que nous ferons là ! Et les pipes qu'on brûlera, et les blagues qu'on débi...

La portière du salon, brusquement rejetée de côté, laissa voir Mme Jolidire en petit chapeau de paille rouge et l'ombrelle à la main.

—Bien arrangé, M. Pipard !

—J'ai bien l'honneur de vous saluer.

Il lui baise galamment la main.

—Il y a bien longtemps que je ne vous ai vue. Vous avez l'air de vous porter comme un charme. Cependant, non, la beauté est là qui fait oublier cet air de fatigue générale, mais je gage que vous sentez le besoin de récupérer !...

—Ne vous épuisez point, cher M. Pipard. Je suis rentrée, il y a un instant et, sans le vouloir, j'ai entendu votre conversation... Je ne vais point au Bic, je reste en ville. Pourquoi laisserais-je mon pauvre mari cuire seul ici dans son jus ? Tu appelais cela cuire ou griller pendant que nous dinions, n'est-ce pas ? Et les soirs sont si longs et si ennuyeux, et l'hôtel lui donne froid dans le dos ! Non, je sais mon devoir d'épouse. Mais, j'y pense, M. Pipard, vous me semblez tout chose ! Vous trouvez-vous mal ? Anna, Anna, apportez donc une carafe d'eau à ces messieurs ; je crois qu'ils vont se fondre. Bien le bonsoir !

DEVANT LA MORT

Lorsqu'il pénétra dans la chambre, et qu'il la vit étendue, inerte et blanche, d'une blancheur effrayante dans l'ombre épaisse que les lourds rideaux projetaient sur le lit, un grand froid lui passa au cœur, et il s'arrêta un instant sur le seuil de la porte, n'osant aller plus loin. Puis, lorsque dominant ce premier mouvement de terreur inconsciente, il eut traversé l'énorme pièce dont le bruit étouffé de ses pas troublait seul le morne silence, et qu'il fut tout près de la morte, il sentit un grand déchirement se faire dans son être, et tout un monde se révéla à lui.

C'était donc là tout ce qui restait d'elle, de cette sœur chérie qui avait partagé toutes les joies de son enfance, concentré et comme épuré ses rêves d'adolescent, de cette frêle jeune fille qu'il serrait autrefois sous l'abat-jour d'une lampe, dans l'étreinte si franche d'une lecture à deux, avec cet abandon sans réserve cette tendresse confiante, la seule exempte de tout désir impur, et si douce, que nulle caresse au monde ne saurait lui être comparée ! Puis, brusquement, la vieille affection qui les unissait et qu'ils pensaient éternelle, s'était envolée à jamais, pour obéir à la grande loi de la nature, cruelle, mais inévitable. Un homme était venu qui s'était emparé du cœur de la vierge et l'avait enlevée à l'affection des siens ; la femme qui se marie forme un nouveau foyer, adopte une nouvelle famille, et tout ce qui touche à l'ancienne ne tarde pas à lui devenir étranger. Ils n'avaient point échappé à cette règle immuable.

Leurs relations, d'abord suivies et cordiales, s'étaient espacées, puis aigries et, un beau jour, la brouille était venue, la laide et inutile brouille qui balaye les sentiments comme un coup de vent balaye le sable d'une jetée, sans en laisser de trace.

Pour une misérable question d'intérêt, ils avaient rompu les liens du sang, les seuls vraiment sacrés ; dans un mouvement de dépit, ils avaient oublié des années de soin et d'affection, et ils avaient rayé de leurs cœurs le nom de frère et de sœur, comme on biffe dans un vieux registre le nom d'un débiteur insolvable.

Oui, celle qui avait protégé ses premiers pas, que toute jeune encore il considérait comme une mère, une petite maman tout aussi prévenante mais plus accessible et plus indulgente que l'autre, il était resté des années sans la voir, sans même lui adresser de temps à autre un mot ou un souvenir, et c'est ainsi qu'il la retrouvait, immobile et muette pour toujours ! Tout à l'heure encore, en montant l'escalier, il se cherchait des excuses, pour avoir laissé partir sans un dernier adieu celle à qui il attribuait de si grands torts envers lui, et il se trouvait généreux, presque grand, ma parole, de venir s'incliner devant son cadavre !

Maintenant, ces froissements qui tous avaient eu son stupide orgueil pour base, lui paraissent misérables et bien mesquins à côté des soins touchants et des chaudes caresses de jadis, et son indifférence coupable l'épouvantait. A la pensée que le scurive n'éclairerait plus jamais cette morne figure qu'il avait sous les yeux, et que de cette bouche aux lèvres décolorées, il ne s'échapperait plus jamais un soupir ou une plainte, rien, pas même une parole de colère ou de haine contre lui, et qu'en un mot tout était bien fini, il se fit dans son cœur un bouleversement terrible où se fondit tout son orgueil, et, saisissant une des mains qui pendait inerte hors du lit, il la couvrit de baisers fous.

Il resta ainsi longtemps, les lèvres collées désespérément aux doigts rigides du cadavre, la tête perdue, le corps tout secoué de sanglots, avec au cœur la sensation aiguë et déchirante de l'irréparable ; puis, fléchissant le genou, dans une prosternation de tout son être devant la morte, lui l'esprit fort, l'incrédule irrécyclable, il pria !

PAUL MONCOURSIN.

Le monde ne commence ni ne finit avec nous et c'est agrandir sa vie que de la peupler de souvenirs et de la nourrir d'espérances.—CH. LENTHÉRIC.

SOIR D'ÉTÉ OU MÉDITATION

A mademoiselle E...

LA JEUNE FILLE

Oh ! que le soir est beau quand l'été rajeuni,
 Répand les disques d'or dans l'azur infini !
 Oh ! que le soir est beau quand la brise murmure
 En berçant le sommeil de l'immense nature !
 O soir ! j'aime ta plainte et tes vagues soupirs ;
 J'aime ta voix qui pleure et tes tristes zéphyrs.
 Et quand l'espoir s'éteint dans mon âme lassée,
 Quand de mon jeune cœur une étoile effacée
 Dans l'ombre du regret a plongé mon bonheur,
 Je viens, seule avec toi, causer de ma douleur.
 Beau soir, laisse la brise endormir ma tristesse.
 Parle-moi d'amitiés, de rêves, de jeunesse,
 De regrets disparus, d'espérance à nourrir ;
 Dis-moi si mon bonheur peut encor refleurir.

VOIX DU SOIR

Pourquoi pleurer, ô jeune fille ?
 Pourquoi voiler ton front d'azur ?
 Le feu de l'astre, qui scintille
 Sous un nuage, est-il moins pur ?

Si la douleur courbe ta tête
 Au vent glacé de l'aquilon,
 Garde toujours dans la tempête
 La douce candeur de ton front.

Tendre enfant, je sais, la souffrance
 Flétrit les plus suaves fleurs
 Mais ne pleure pas : l'espérance
 Fleurit encore au sein des pleurs.

Espère tout de cette vie,
 Car il est rose ton printemps ;
 Devant toi la route est fleurie :
 Il fait si bon d'avoir vingt ans !

LA JEUNE FILLE

Beau soir, ta voix est douce à mon âme attendrie :
 Oui, j'espère au bonheur ; oui, j'espère en la vie.
 Mais, sur les flots du temps, notre tremblant esquif
 Si souvent du malheur effleure le récif !
 Que de tristes regrets ! que de larmes amères !
 Que de rêves perdus ! illusions bien chères,
 Dont le voile enlevé par le vent des douleurs
 Découvre au fond de l'âme une source de pleurs !
 Oh ! pourquoi dans la vie est-il des heures sombres ?
 Pourquoi notre gaieté se couvre-t-elle d'ombres ?
 Pourquoi l'amer oubli, d'un sourire glacé,
 Nous dit-il si souvent : j'ignore le passé ?
 Et dans un cœur aimé, pourquoi l'indifférence
 N'accorde qu'un souris aux pleurs de la souffrance !
 La vie a ses rayons qui brillent au printemps
 Mais les larmes du cœur se versent à vingt ans.

VOIX DU SOIR

Enfant, dans mes courses hâtives,
 J'ai contemplé bien des douleurs ;
 J'ai vu bien des âmes pensives
 Et j'ai vu couler bien des pleurs.

Mais, comme de fraîches rosées,
 Sous le baiser d'un beau matin,
 Ces larmes se sont effacées
 Dès l'aurore du lendemain.

Ah ! s'il faut souvent, dans la vie,
 Pleurer quelques rêves perdus,
 Il en est d'autres qu'on oublie
 Et que l'on ne regrette plus.

Et ne crois pas, si la tristesse
 Parfois vient assombrir ton ciel,
 Que la coupe de la jeunesse
 Pour les autres n'a pas de fiel :

Car j'ai vu, loin de ta fenêtre
 D'où tant de sourires sont partis,
 Des âmes qui pleuraient ; peut-être
 Beaucoup d'espoirs anéantis ;

Et de mon aile frémissante
 J'ai caressé leur front pâli ;
 Et leur voix murmurait, tremblante,
 Un nom... indifférence, oublié.

Où, chacun pleure sur la terre
 Où chaque rêve a son réveil.
 Mais sois heureuse ; prie, espère :
 Chaque printemps a son soleil.

ARISTIDE TRUDEAU.

Saint-Michel de Napierville.

NAGUÈRE ET AUJOURD'HUI

Le soleil déclinait peu à peu, retirant à la terre ses reflets pâlisants, et dans la campagne déserte et recueillie vibraient doucement les sons lointains de la cloche de l'église, annonçant l'angelus du soir : la brise refroidie agitait légèrement le feuillage transparent des arbres qui, en se dépouillant, couvraient le sol de débris jaunissants et pourprés ; de toute part montaient encore, comme un constant hommage vers Dieu, les parfums mourants d'octobre.

La nature, en ce moment, révélant le charme rêveur d'une beauté qui s'endort, jetait dans l'âme l'impression attendrie que l'on ressent pour toute chose qui s'en va, tandis que là-haut des nuages d'or, précédant le crépuscule, s'évaporent dans le ciel bleu. Irrésistiblement entraînée vers l'au delà mystérieux qui, tour à tour, captive, émeut et ravit, j'allais, silencieuse en ma promenade solitaire, obéissant à un impérieux mouvement de ma nature contemplative, tout en m'abandonnant au charme berceur de chers souvenirs, de ces souvenirs qui, tout en grisant bien délicieusement, vous font parfois tant de mal, de ces souvenirs, enfin, qui ont tout à la fois la douceur d'une caresse et l'acuité d'une blessure, parce qu'ils nous rappellent, hélas ! tout ce qui a fin, tout ce que le temps emporte et qui ne revient pas. Et ma pensée errante revivait alors ces heures quelque peu lointaines d'heureuse époque que chacun aime à se remémorer. Puis je songeais, sur cette terre où tout mortel ne fait que passer, où, par cette raison même, tout devrait n'être qu'amour et union, que d'amertume pourtant !... Combien de vies brisées, de destinées perdues, d'âmes errantes, au fond desquelles tout espoir a sombré à la suite de circonstances plus ou moins malheureuses.

Qu'il est navrant de voir ces êtres au cœur meurtri et blasé, aller par le monde en traînant une existence faite, pour ainsi dire, de débris d'illusions. Ah ! pour quiconque aime sans retour mais que tout sépare de l'être aimé, la vie doit être un véritable cauchemar que seule la religion vient effacer. L'amour est donc ici-bas tout bonheur ou tout malheur ?

Depuis, l'expérience de tous les jours est venue confirmer la vraisemblance de cette angoissante hypothèse, de ces sombres réflexions qu'avait fait naître en moi le ravissant mais triste déclin d'un jour d'automne. Et quand aujourd'hui j'entends, par hasard, murmurer autour de moi : "D'où vient qu'il y ait tant d'amours malheureuses ?" Je pense tout bas "L'homme propose et Dieu dispose," mais je suis aussi tentée de croire que, bien souvent, ce qui entrave le bonheur de certaines âmes faites cependant pour se comprendre et s'aimer, ce sont, malheureusement, ces vieilles rancunes, nourries et transmises de génération en génération, ou bien s'il y a lien de parenté, les désunions de famille qui mettent une barrière infranchissable entre le rêve et la réalité. Ce sont encore ces esprits lâches et cupides qui, redoutant les efforts bienfaisants d'un noble labeur, croupissent dans une honteuse indolence, foulant aux pieds beauté et vertu pour n'avoir d'yeux et d'amour que pour ce dieu corrupteur de l'avare, cette chose nécessaire, indispensable, je le sais bien, mais qui avilit celui qui y apporte trop d'attachement. Qu'on ait une ambition modérée, fondée sur d'honorables motifs, passe ; mais quand cette ambition dégénère en passion, qu'on oublie tout pour arriver plus tôt, qu'on y concentre enfin toutes ses affections, cela devient dégradant parce que cette ambition-là n'est plus qu'un éteignoir aux bons sentiments ; elle est indigne de l'homme, ce "dieu tombé qui doit se souvenir des cieux" comme elle dépave la femme du rôle touchant de tendresse et de dévouement qui lui incombe. Par conséquent, je constate que l'erreur, d'où qu'elle vienne, et sous quelque forme qu'elle se présente, n'est pas plus admissible chez le sexe faible que chez le sexe fort. On dira sans doute que je suis peut-être un peu sévère pour moi-même... J'avoue que quelquefois ce n'est pas celui qui prêche la morale qui la met le plus en pratique, aussi je me garde de la prétention d'assumer cette importante corvée que je laisse aux esprits

sérieux pour reprendre ce sujet de l'amour, non moins scabreux pour moi, mais sur lequel présentement court ma pensée, ce sujet que l'on discute encore et toujours, que l'on discutera éternellement parce que l'amour comme la raison est essentiel à l'homme. Les esprits vulgaires, sans idéal, qui ne vivent que pour les choses matérielles ou métalliques ridiculisent ce sublime sentiment : car, le méconnaissant ils ne peuvent le comprendre. Heureusement, il y a encore des âmes aimantes que le souffle vicié de l'erreur ne peut atteindre, et certes ! tout être qui a un cœur comprend avec moi, j'en suis sûre, ces vers admirables de Victor Hugo :

Il n'est rien sous le ciel qui n'ait sa loi secrète,
 Son lieu cher et choisi, son abri, sa retraite,
 Où mille instincts profonds nous fixent nuit et jour ;
 Le pêcheur a la barque où l'espoir l'accompagne,
 Les cygnes ont le lac, les aigles la montagne,
 Les âmes ont l'amour.

Amour céleste ou amour terrestre, Dieu admet l'un et l'autre, pourvu qu'on aime purement et saintement comme il a permis d'aimer. Voilà pourquoi il me semble si regrettable de voir certaines personnes émuquer leur tendresse sur des êtres indignes, sans caractère, inaccessibles à tout vrai sentiment. Ah ! comme une sensitive qu'une main brutale a cueillie se penche pour mourir, ces pauvres âmes, au rude contact de l'aman artificiel des sens seuls, se replient bientôt sur elles-mêmes pour reporter là-haut l'aspiration d'un cœur brisé, peut-être, mais vierge de remords, et que l'amour divin seul, désormais, peut remplir. Celles-là n'ont pas la plus mauvaise part, mais toute âme n'est pas toujours accessible au renoncement, et toutes ne sont pas douées d'une égale énergie, ce qui, néanmoins, s'acquiert tôt ou tard pour quiconque a l'honneur à cœur. Les natures faibles, à qui, par conséquent, il en coûte, et que l'on doit plutôt plaindre que blâmer, n'en ont que plus de mérite, car elles sont souvent plus sincères que ces fanfarons qui étalent, comme de faux brillants, une valeur qu'ils n'ont pas.

Ah ! la sincérité est d'autant plus appréciable aujourd'hui qu'elle se fait rare. Quand, en la cherchant, on vient à la rencontrer parfois sur sa route, on reste sans voix ; on se contente de penser avec Mme Valyère : "Il est des fleurs qui semblent écloses dans le pays des rêves ; près d'elles on parle bas."

LE GÉNÉRAL BOURBAKI

(Voir gravure)

Le général Charles-Denis-Sauter Bourbaki, qui vient de mourir à Paris, était d'origine grecque : son prénom : Sauter (le sôtér grec, signifiant Sauveur), et son nom l'indiquent assez. Il naquit à Pau le 22 avril 1816.

En sortant de Saint-Cyr, il était sous-lieutenant de zouaves ; devint lieutenant à la légion étrangère, capitaine de zouaves, chef de bataillon des tirailleurs indigènes, général de brigade le 14 octobre 1854, général de division le 12 août 1857.

Il se distingua dans les campagnes de Crimée et d'Italie, 1854, 1859.

En mai 1869, il fut nommé commandant du deuxième camp de Châlons ; en juillet, aide de camp de l'empereur Napoléon III. En 1870, lors de la déclaration de guerre à la Prusse, étant commandant de la garde impériale, il fit partie de l'armée de Bazaine, se battit autour de Metz, fut envoyé en mission secrète par Bazaine avant la capitulation de la Pucelle, et offrit ses services au gouvernement de la Défense Nationale.

Il fut chargé, à sa demande, du commandement supérieur de l'armée du Nord et de l'Oise ; réorganisa, peu après, l'armée de la Loire ; devint commandant en chef de la première armée du Centre, qui fut bientôt l'armée de l'Est.

Avec 150,000 hommes, il essaya de couper les communications de l'ennemi avec l'Allemagne du Sud.



Photographie C.-W. Mathers, Edmonton, Alberta

EDMONTON, ALBERTA. — UNE EXPÉDITION POUR LE KLONDYKE

remporta une série de succès dans l'Est, échoua à Héricourt, battit en retraite sur Besançon, confia le commandement au général Clinchant ; tenta de se suicider en se tirant un coup de pistolet dans la tête : tentative que l'on peut comprendre par son immense douleur, en voyant se fondre toutes les armées de France au souffle de de Moltke.

Il était grand-croix de la Légion d'Honneur.

A Villersexel, sur l'Ognon, le 9 janvier 1871, voyant son corps d'armée fléchir, il s'élance en avant en criant : " A moi, l'infanterie ! Est-ce que l'infanterie française ne sait plus charger ? " — Et il emporte la place.

EN ROUTE POUR LE KLONDYKE

(Voir gravure)

Nous devons à l'obligeance de nos amis, MM. Larue et Picard, d'Edmonton (Territoires du Nord-Ouest), la photographie d'un groupe d'Américains, chercheurs d'or, se rendant au Klondyke malgré tous les avis contraires. Ils ont pris par le Canada, passant à Winnipeg, allant de là à Edmonton. La photographie nous les montre partant de chez MM. Larue et Picard, en destination du Petit Lac des Esclaves, à trois cents milles environ d'Edmonton : sur ce lac, nos correspondants possèdent un établissement où ces hardis enfants de l'oncle Sam pourront faire quelques provisions encore. Le Petit Lac des Esclaves est situé à quatre-vingt-dix milles environ de la rivière La Paix.

Les chercheurs d'or comptent faire huit cents milles environ avant de s'arrêter sur les bords du Youkon, où ils camperont jusqu'au printemps prochain. Une particularité à signaler : c'est que, dans ce groupe, se trouve un tout jeune couple ; lune de miel comme une autre, sans doute ; et la riante perspective d'un jour de quatre ou cinq mois n'est pas pour déplaire... si ce jour leur semble aussi court que le premier !

MM. Larue et Picard estiment que la route suivie par nos Yankees est la meilleure, la plus facile, la plus courte : c'est ce que nous disait M. Picard, venu récemment en nos... murs (comme les clés de cette ville qui n'avait pas de portes !)

Nous remercions vivement nos aimables correspondants de nous avoir indiqué cette route si sûre vers le Klondyke, et, certes, nous ne la dirons à personne... afin de nous réserver ce chemin quand nous irons publier le MONDE ILLUSTRÉ là-bas, en... lettres d'or, d'or pur, vous verrez cela !

BIBLIOGRAPHIE

Manuel abrégé du système métrique, par J.-L. Vincent. Montréal, C.-O. Beauchemin et Fils, 256-258, rue Saint-Paul.

En un joli volume de cent soixante pages, M. J.-L. Vincent nous donne l'historique de l'établissement en France, du système métrique, le plus simple, le plus parfait qui existe.

C'est très bien.

Mais ce qui est mieux, c'est le corps du sujet, c'est-à-dire, la réduction des poids et mesures impossibles et rétrogrades, imposés par le vainqueur à notre pays, en poids et mesures selon le système décimal.

On sait que l'Angleterre a adopté le système Français, seul rationnel, excepté pour ses monnaies : tant il est vrai que le chauvinisme parvient toujours à maintenir ses droits !

Nous recommandons vivement l'ouvrage de M. Vincent, ne faisant de restriction que pour l'historique inutile pour des enfants. Cela supprimé eut abrégé l'ouvrage.

FIRMIN PICARD.

PETITE POSTE EN FAMILLE

Nos aimables correspondants nous accorderont jusqu'à la semaine prochaine : nous nous sommes trouvé débordé—mais ils ne perdront rien pour avoir attendu.—F. P.



LE GÉNÉRAL BOURBAKI, DÉCÉDÉ





SINISTRE MESSAGE

A UNE COUSINE

Souvenir d'une promenade à cheval.

Le soleil s'en allait au delà des montagnes,
Et ses derniers rayons réchauffaient les campagnes,
Les oiseaux endormis rêvaient à leurs chansons ;
Le cultivateur, las, parlait de ses moissons ;
De beaux arbres géants s'élevaient sur la route
Et semblaient du ciel bleu braver, là-haut, la voûte ;
La reine du sommeil, arrivant doucement,
Aux mortels, ses amis, souriait gentiment ;
Se montrant à leur tour, les étoiles sans nombre
Hésitant, scintillant, luisaient dans la pénombre...
...Tout à coup, au galop, plus prompts que des lévriers
Faisant un bruit affreux, arrivent deux coursiers :
Sur l'un d'eux le cousin, sur l'autre la cousine.
Dis-moi, t'en souviens-tu, cousine Joséphine ?
A ces courses du soir toujours je penserai :
L'amazone, vraiment, jamais ne l'oublierai.

ANTONIO PELLETIER.

Montréal, septembre 1897.

DANS LE PAYS DES SUICIDES

(Suite et fin)

Couvreur cite dans son *Choix de documents* relatifs à la vie chinoise un rapport officiel adressé à l'empereur de Chine qui prouve que les faits scandaleux signalés par notre compatriote y sont plus fréquents qu'on le pense. Voici ce rapport :

Depuis quelque temps, les gens du peuple ont pris l'habitude de recevoir et de nourrir chez eux les fiancées de leurs fils, dès l'âge de trois ou quatre ans. Certainement, il en est qui les élèvent avec bonté. Mais il en est aussi, par contre, qui les maltraitent cruellement, selon leur caprice, au point de leur donner la mort.

Votre serviteur a lu le rapport du sous-préfet de Liou-Hang-Hien sur le procès intenté à une femme du peuple, dont le père s'appelait Tchou et le mari Léao. Elle a fait mourir, de propos délibéré, la sœur cadette du nommé Lou, qu'elle nourrissait chez elle pour la donner en mariage à son fils. Le sous-préfet a fait l'inspection du cadavre. La sœur de Lou avait à peine six ans. Dès l'âge de trois ans, elle avait passé dans la famille de son fiancé pour y être nourrie. Elle était faible et malade. Sa belle-mère la prit en aversion.

Le 16 janvier, la sœur de Lou ayant le flux de ventre, salit son caleçon. Sa belle-mère lui brûla les deux coudes avec une baguette de bois aromatique allumée. La sœur de Lou poussa de grands cris. La belle-mère, avec des pincettes chauffées au feu, lui brûla les sutures du crâne du côté gauche. La sœur de Lou redoubla de cris. Alors, la belle-mère résolut de lui donner la mort. Puisant de l'eau bouillante avec une grande cuiller, elle la jeta sur la sœur de Lou et lui brûla le sommet du crâne, les deux angles du front, la gorge, le cou et le côté droit jusqu'à la jambe. L'enfant mourut sur le champ...

La perte de face engendre cependant le plus de cas de suicide.

"Perdre la face" est une expression que tout le monde comprend et emploie, en Chine, mais dont il est difficile de donner une définition exacte, tant sont nombreuses les situations auxquelles on l'applique, tant elle dépeint d'états particuliers, absolument différents les uns des autres. "Perdre la face" correspond à toutes les blessures d'amour-propre, à tous les froissements de point d'honneur. Dans son sens le plus général, elle embrasse toutes les formes et tous les degrés de l'humiliation. La susceptibilité étant fonction du caractère de chaque individu, on voit combien sera variable la gamme des "pertes de face." Tout est rien, un oui ou un non vous font "perdre la face." Un candidat échoue aux examens, il "perd la face ;" un domestique vous vole et vous le prenez sur le fait, "il perd la face ;" un loustic se moque de vous dans la rue ; vous lui répondez et faites rire l'entourage à ses dépens, il "perd la face ;" vous avancez une chose que vous ne pouvez prouver, vous "perdez la face." "Perdre ou avoir la face," voilà une question capitale, pour tout chinois, empereur, mandarin ou coolie ; et nous allons voir, tout à l'heure, que beaucoup de Célestes perdent la vie pour "gagner la face."

Ce que nous appelons le point d'honneur rentre dans la "question de face" dont il n'est qu'une des nombreuses formes. Le suicide sous cette forme se

retrouve surtout dans les classes aisées et chez les hauts fonctionnaires.

Souvent aussi la femme préfère la mort au déshonneur et les femmes mortes dans ces conditions sont très vénérées, comme le fut la femme de Tchou-yen-Chéou qui, voyant sa maison envahie par des soldats, préféra se donner la mort en se jetant dans les flammes pour ne pas subir les outrages qui la menaçaient.

Son suicide est glorifié dans un petit opuscule très répandu en Chine : *Les 24 exemples de piété filiale*. On y glorifie également l'exemple de deux jeunes filles de la famille Téou qui ont préféré la mort à la perte de leur innocence.

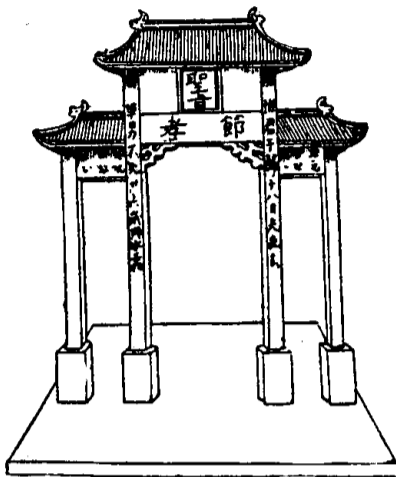


FIGURE 2.

Arc de triomphe élevé aux femmes vertueuses

La "perte de face" embrasse aussi les cas des candidats malheureux qui, ayant échoué aux examens, se donnent la mort pour ne pas survivre à leur humiliation. Une jeune fille séduite, un mari trompé par sa femme, une femme qui a eu le malheur d'avoir des relations avec un Européen, voilà des candidats fréquents à la mort violente par la noyade ou la pendaison.

Les pertes d'argent, les fautes contre la fidélité conjugale, provoquent également des suicides nombreux. Les suicides de veuves étaient très fréquents encore au commencement de ce siècle, mais à l'heure qu'il est, ils deviennent de plus en plus rares, ce qui n'empêche point la condition de la veuve d'être des plus désagréables.

Privée de son mari, elle reste à la merci de sa belle-mère et de ses beaux-frères. La première la tyrannise, les seconds abusent souvent d'elle ou la vendent pour la prostitution. Devenue enceinte, elle est considérée comme ayant gravement offensé la mémoire de son mari défunt ; il en est de même, si elle se remarie.

Autrefois on encourageait beaucoup les femmes à se donner la mort après avoir perdu leurs maris. Un arc de triomphe spécial, ou même une tablette commémorative donnée par l'ordre de l'empereur, étaient leur récompense suprême. Et les veuves, excitées par ces hautes distinctions, poussées par leurs familles sur qui retombaient les honneurs accordés à la défunte, s'immolaient sur l'autel de la vanité.

L'empereur Young-Tchen, effrayé de l'augmentation inquiétante des suicides de veuves, fit annoncer en 1829, que désormais il n'accorderait plus de tablettes ni d'arcs de triomphe aux suicidées de cette catégorie. Ce refus des honneurs posthumes a refroidi singulièrement le zèle pour le suicide chez les veuves.

Devenu plus rare, le suicide pour ce motif n'a cependant point disparu. L'enthousiasme qu'une cérémonie de la mort volontaire chez une veuve excite dans l'entourage, n'a pas cessé d'agir sur l'imagination des pauvres affolées. Voici comment un profond connaisseur de la vie chinoise, M. J. Doolittle, raconte la mort d'une veuve :

"Le matin du jour fixé, elle alla brûler de l'encens dans le temple élevé à la mémoire des femmes vertueuses. Puis, revêtue de ses plus beaux atours et tenant un bouquet de fleurs, elle fut promenée en palanquin porté par quatre porteurs, par les rues les plus populeuses. Elle se suicida dans l'après-midi de la façon suivante : Une plate-forme avait été élevée

devant sa maison. A l'heure dite, elle y monta, jeta aux quatre points cardinaux un peu d'eau et de grain, (provisions de voyage apparemment), puis, assise dans un fauteuil, elle reçut les protestations et condoléances de tous ses parents. Enfin, montée sur un tabouret, elle se passa la corde au cou, renversa le tabouret d'un coup de pied et se lança dans l'éternité."

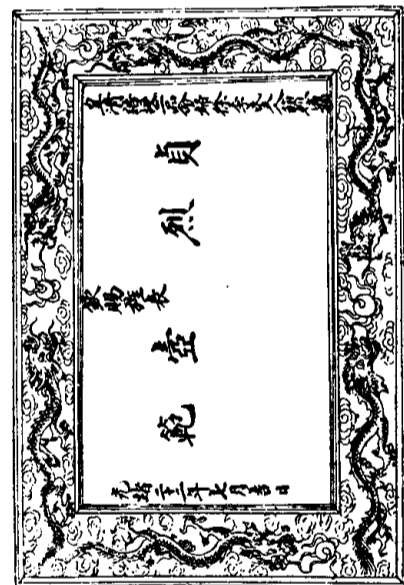
Les unes, parmi les veuves, avalent de l'opium, les autres se laissent mourir de faim ou se noient. Un procédé assez commun à Fou-tchéou, consiste à se pendre en public et avec solennité après en avoir averti les curieux.

Jadis, les mandarins venaient assister au suicide des veuves et se prosternaient devant les héroïnes. Mais depuis que l'une d'elles leur joua la mauve plaisanterie de renoncer à la mort, après avoir recueilli leurs hommages imposants, les mandarins refusent d'assister à la cérémonie.

La piété filiale devient également une cause de suicide. Au chagrin s'ajoutent ordinairement la vanité, l'amour-propre, le besoin invincible de réclame, cachet caractéristique de l'âme chinoise.

Les mutilations volontaires sont, en quelque sorte, la première étape du suicide, par piété filiale. Un fils, dont le père ou la mère est très malade, que les médecins ont condamné, va prier dans le temple du dieu de la médecine, fait des offrandes à la divinité et souvent lui donne un morceau de sa chair pour la rendre plus clémente. Dans certaines circonstances, les enfants sacrifient volontiers une portion d'eux-mêmes, qu'ils font cuire et manger par les parents dont ils souhaitent la guérison.

Les gens occupant de hautes fonctions donnent du reste un exemple aux petits, car devant la disgrâce



Modèle de tablettes données par l'empereur aux femmes vertueuses. (Traduction : Tablette de Mme Sin-lin-Che, femme honorée, par décision impériale de la dynastie des Taing, du 3e rang de Mandarinat pour l'aideur de sa vertu.

qui les menace, ils s'empressent de quitter notre vallée de larmes. Très souvent, c'est l'empereur lui-même qui prend sur lui le soin d'ordonner le suicide. Mais son ordre devint en ce cas une faveur formelle.

Lorsque les hauts dignitaires de l'Empire, nous apprend M. A. Favier dans son *Peking*, chanceliers, vice-rois, présidents de ministère, ont encouru la peine capitale, le souverain, pour leur éviter l'humiliation de la décapitation sur la place publique et leur permettre de rejoindre, le corps intact, leurs ancêtres, leur envoie l'un des trois cadeaux précieux. Ceux-ci consistent en une feuille d'or, un sachet de poison, une corde en soie jaune. Le personnage qui a été l'objet d'une attention aussi délicate de l'empereur ne se fait aucune illusion sur sa signification. Il doit même remercier le Fils du Ciel de la faveur spéciale par lui accordée. Le décret qui prescrit l'envoi du cadeau précieux désigne aussi un certain nombre de mandarins pour assister au suicide. La corde de soie est surtout employée, le condamné ne s'étrangle pas, mais se pend. La cérémonie se passe ainsi : on présente au mandarin une belle corde tressée en soie jaune et il se prosterne devant cet envoi impérial. On attache la corde à une poutre ; le condamné monte sur une table, se passe le nœud coulant autour du cou, puis les mandarins retirent solennellement la table.

Passons des motifs du suicide à ses formes les plus fréquentes. C'est la mort par l'opium qui détient cet étrange record macabre : on absorbe le poison soit en boulettes, soit après macération dans de l'eau tiède. La cherté de l'opium fait qu'on le remplace souvent par des bouts d'allumette ou par l'arsenic.

La pendaison, moyen simple et n'occasionnant point de frais, est des plus populaires. Les femmes y ont surtout recours et il y a même une spéciale *déesse de la pendaison*, représentée sous les traits d'une femme, la corde au cou, la langue saillante entre les arcades dentaires, la figure congestionnée, les yeux sortant des orbites, les cheveux épars sur les épaules.

A côté de la pendaison se place l'asphyxie par la feuille d'or. Un morceau d'or finement laminé est déposé dans le creux de la main ou sur l'orifice buccal, puis le patient fait une aspiration violente. La feuille d'or est entraînée et vient oblitérer l'ouverture de la glotte, ce qui occasionne l'asphyxie.

La noyade et surtout la noyade dans un puits paraît recueillir beaucoup de suffrages des... suicidés. Ces puits se trouvant dans les cours de presque toutes les maisons, on n'a qu'à y faire un saut pour se débarasser du fardeau de la vie. Les rivières se placent dans la même catégorie et les amateurs qui choisissent ce mode de transport pour l'autre monde prennent ordinairement la précaution de se lier les jambes ensemble ou de s'attacher une corde au cou.

Le couteau, le rasoir, le feu, l' inanition, tout leur est bon pour se priver de la vie. Et c'est ainsi que nous voyons le suicide faire ses victimes dans toutes les classes de la société chinoise. D'après les calculs d'un missionnaire, la Chine compterait 1 suicide par 2.000 habitants. Et lorsqu'on songe à l'amour de la vie qui se fait jour chez tous les peuples aux degrés de civilisation les plus disparates, on ne peut s'empêcher d'un sentiment de compassion pour la grande cité chinoise dont la répulsion pour la vie prouve par cela même que celle-ci doit être infiniment malheureuse.

Extrait de la "Revue des Revues."

NOS GRAVURES

LE ROI ET LA REINE DE SUÈDE

Le roi Oscar II de Suède et de Norvège, vient de célébrer son jubilé de vingt-cinq ans de règne.

Agé de soixante-huit ans, il a succédé à son frère Charles XV le 18 septembre 1872. Il a épousé, en 1857, la princesse Sophie de Nassau, née le 9 juillet 1836.

Le roi se consacre uniquement au bonheur du peuple. Il est lui-même poète, artiste, matelot ; il est connu et aimé de tous les lettrés d'Europe et au delà.

Le palais royal de Stockholm est situé en face du pont qui relie la vieille ville à l'ancien faubourg du Nord. Ce palais fut commencé en 1697 et achevé en 1760.

LES CHEFS REBELLES A MADAGASCAR

Depuis l'occupation de l'île de Madagascar par la France, les Malgaches fomentaient des troubles, entretenaient la guerre de partisans : ce n'est un mystère pour personne que l'Angleterre et les ministres protestants étaient en cause en cela.

Après bien des essais, le gouvernement français finit par où il eût dû commencer, et envoya comme gouverneur de l'île le général Galliéni.

C'était ce qu'il fallait.

Après quelques exécutions bien méritées, l'exil de la reine, et d'autres coups montrant qu'il n'a pas peur, le général vit l'île se pacifier et put, enfin, user de clémence.

Notre gravure le montre gracieux les derniers chefs rebelles, que les Malgaches pensaient voir fusiller.

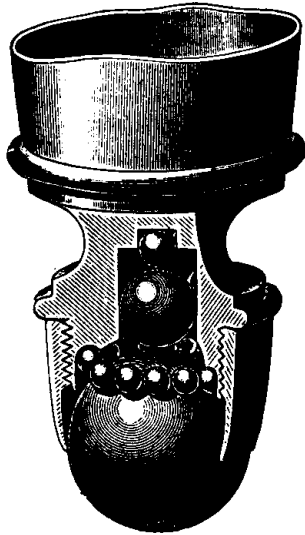
Dans toutes ses colonies, la France est toujours la nation la plus généreuse.

Rien n'assure la marche comme d'avoir un but.—
G.-M. VALTOUR.

INVENTION NOUVELLE

ROULEMENTS A BILLES D'ACIER POUR MEUBLES

Les meubles munis de roulettes ordinaires ont le défaut de se déplacer assez difficilement sur les tapis ou de rayer les planchers. Pour permettre en effet le déplacement du meuble dans tous les sens, on doit rejeter l'axe horizontal de la roulette en dehors de l'axe vertical du pied ; la roulette, portant ainsi à faux supporte des efforts considérables chaque fois que le meuble est déplacé et ne tarde pas à remplir de moins en moins facilement son office.



Paris, 49, rue Montorgueil, ont eu l'ingénieuse idée de faire rouler ces sphères sur une série de billes, pour supprimer complètement ce dernier frottement ; dans ce but, ils ont placé au-dessus de la sphère principale une bille en acier sur laquelle s'exerce l'effort vertical qui passe par l'axe commun du pied du meuble, de la bille et de la sphère ; de même, sur le pourtour. D'autres billes en acier sont disposées latéralement, ainsi que l'indique notre figure, et facilitent les déplacements transversaux.

Il est facile de comprendre que lorsque le meuble à déplacer est très lourd l'adhérence de la roulette avec le parquet augmente, tandis que la résistance due au roulement des billes d'acier ne varie pas.

THÉÂTRES

THÉÂTRE FRANÇAIS

Tout est maintenant prêt pour la production de *Carmen*, au Théâtre Français. C'est dans *Carmen* que Olga Nethersole a remporté un si grand succès pendant sa dernière tournée en Amérique et plusieurs critiques de Londres le déclarent maintenant l'un des plus beaux drames que nous possédions. Cette pièce sera donnée telle qu'elle a été adoptée de l'original de Prosper Nirmie, par Marie Daran. Un soin spécial a été pris pour la distribution des rôles. Mlle Florence Roberts est arrivée à Montréal pour jouer le principal rôle. Mlle Roberts est une actrice de beaucoup d'expérience et les amateurs de Montréal se rappelleront

la manière avantageuse avec laquelle elle a paru il y a quelques années à Montréal, dans *Darkest Russia*. Bien que l'attraction soit très forte, il y aura néanmoins comme d'ordinaire un programme de variétés sur lequel nous voyons figurer le Trio Electrique, le jongleur Starr ; May Alpine, chanteuse, et Shayne et Worden, comédiens, venant directement de New-York.

PARC SOHMER

Nous finirons par faire ce que fit une grande maison de New-York il y a quatre ans. Cette maison avait retenu une page entière d'annonces à l'un des principaux journaux. Dans le coin le plus haut, le plus près bord du papier, en lettres infiniment petites :

"La maison X... n'a pas besoin d'annonce, elle est assez connue." Toute la page restait en blanc !

Ainsi devrait-on faire pour le Parc Sohmer : allez-y, vous jugerez que nous avons raison.

JEUX ET AMUSEMENTS

ÉNIGME

Je suis quand mon frère n'est pas,
Autrement je ne saurais être ;
C'est en mourant qu'il me fait naître,
C'est en ressuscitant qu'il cause mon trépas.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS LE NUMÉRO 700

Mathématiques.—Les nombres sont 1, 2 et 4.
Anagramme.—Geler et grêle.
Enigme.—Scie.

EXPLICATION DU RÉBUS QUI A PARU DANS LE No 701

L'honnête homme ne connaît que ses devoirs. *Explication mot à mot* : L'honnête homme—neuf cônes—haie—queue—C—devoirs.

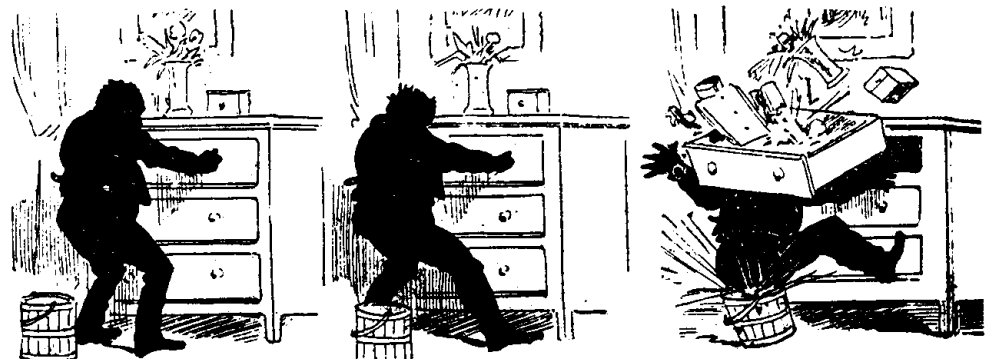
Ont deviné : Mlle Anna Brunet, Montréal ; Mlle Léontine Lefebvre, Mme A.-E. Jacques, Saint-Télesphore de Soulanges ; Zorilla Beaudoin, Québec.

GRAVURE-DEVINETTE



Mon mari me disait de l'attendre ici : Savez-vous où il est, monsieur ?

SÉSAME, OUVRE-TOI !



Une !

Deux !!

Et trois !!!

LES DEUX GOSSÉS

PREMIÈRE PARTIE

CE QUE DURE LE BONHEUR

(Suite)

Le notaire et son épouse furent bientôt au lit, M. Nerville avait son bonnet de coton, Mme Nerville sa colinette. Ils se trouvaient, néanmoins, très beaux tous les deux.

—Ainsi, commença la notairesse, dont les yeux pétillaient de curiosité tu as réussi à la tromper, notre amie Hélène ?

—Mais oui.

—Tu lui as remis les sept cent cinquante francs ?

—Bien sûr !

—Ah ! ah ! mademoiselle la marquise, vous voyez bien qu'on a réussi à vous obliger malgré vous !

—Elle ne se doutait pas que le bonhomme Nerville lui jouerait un pareil tour.

—Oh ! oui, tu es un brave homme et un bon homme, Sylvestre !

—C'est toi, Elvire, qui es une excellente femme.

—N'empêche que c'est toi qui as eu l'idée.

—Parce que tu me l'as suggérée.

—Pas du tout ! J'avais beau chercher, je ne trouvais rien de raisonnable. . . . Embrasse-moi, Sylvestre.

Il s'exécuta.

—Dis donc, maintenant, reprit Mme Nerville, sais-tu ce qu'il faudrait ?

—Que Philippe nous envoyât une dépêche du Mexique. . . .

—Annonçant qu'il a fait rendre gorge aux indignes associés de M. le marquis de Penhoët.

—Y arrivera-t-il ?

—Maître Nerville, je crois que vous doutez de l'intelligence, de l'activité et du dévouement de notre fils.

—Le ciel m'en garde, ma poulette ! mais je suis forcé, par état, de me montrer moins optimiste que toi.

—Philippe est très capable d'arracher pied ou aile à ces fripons.

—C'est possible ! . . . Ah ! pourquoi la science qui fait tant de progrès n'a-t-elle pas encore découvert le moyen de voir à distance.

—Si l'appareil était inventé, je commencerais par regarder si notre garçon est bien bordé dans son lit, là-bas, au bout du monde.

—Tu oublies que les heures ne correspondent pas et que Philippe est peut-être en train de se promener, la canne à la main.

—C'est vrai. . . . Eh bien, je jetterais un coup d'œil dans le salon de Kerlor et en voyant la physionomie des hôtes du château, je saurais à quoi nous en tenir à l'endroit de notre orpheline.

—Tu en demandes trop.

—Cela ne coûte pas plus, quand on y est.

—Bonsoir, Elvire !

—Bonne nuit, Sylvestre !

* * *

Si les désirs de M. et Mme Nerville avaient pu devenir des réalités, ils auraient en effet appris ce qui se passait à Kerlor et ce que nous allons faire connaître à nos lecteurs.

Carmen et Georges étaient rentrés à huit heures du soir au château. Leur visite chez Hélène les avait retardés.

La comtesse en voyant que l'heure du dîner était passée n'avait montré aucune inquiétude ; au contraire, elle motivait ce retard en pensant que ses enfants ramenaient Mariana avec eux.

Il avait fallu donner à Mlle de Sainclair le temps de prendre congé du notaire et la notairesse.

Tanguy était allé chercher le médecin, ainsi que nous l'avons dit.

Le Dr La Roche avait rassuré la comtesse et déclaré que l'indisposition de la matinée n'aurait pas de suites.

Mme de Kerlor regrettait maintenant de n'avoir pas été à Brest ; elle aurait su à quoi s'en tenir. Bien qu'elle ne doutât pas du retour de la brebis égarée au bercail, la comtesse se serait évité jusqu'à l'ombre d'une conjecture défavorable.

Elle entendit claquer le fouet de Toussaint et bientôt les chevaux entrèrent dans l'allée des Peupliers.

Comme au départ, la mère sortit sur le perron.

Elle vit descendre de la voiture Carmen et Georges. Ils ne ramenaient pas leur petite-cousine.

Mme de Kerlor fut atterrée.

En quelques mots, Carmen expliqua l'échec de sa mission.

La comtesse hochait péniblement la tête. Son cœur fut douloureusement serré en se rappelant tout ce qu'elle avait fait pour Mariana.

On se mit à table.

Georges voulait reprendre la parole, mais Carmen lui fit signe d'attendre.

En quittant Recouvrance, il avait entretenu sa sœur des projets qu'il formait pour secourir Mlle de Penhoët d'une façon digne de l'orpheline.

Carmen avait répondu à son frère qu'il fallait tenter l'impossible pour réussir ; mais elle avait ajouté qu'un peu de diplomatie était nécessaire et qu'il était bon de procéder avec beaucoup de circonspection.

—Tiens ! avait répondu Georges, retrouvant une partie de sa gaieté, je ne te savais pas si avisée. . . . C'est notre voisin qui t'a communiqué un peu de sagesse ?

M. de Kerlor faisait allusion à M. Firmin de Saint-Hyrieix, l'attaché au ministère des affaires étrangères, reçu au château de Kerlor dont les murs touchaient, nous l'avons dit, à ceux de la propriété échue au diplomate à la suite d'un héritage.

Mme de Kerlor avait donc obtenu de Georges un dernier répit ; elle ne voulait pas parler pendant le dîner ; elle avait résolu de n'engager les hostilités qu'au salon, un peu plus tard.

Quand la mère et les enfants furent réunis dans cette pièce immense, sous les yeux des portraits d'ancêtres, qui remontaient au onzième siècle, Carmen voulut se mettre au piano.

Elle attaquait un ballet de Saint-Saëns avec beaucoup de virtuosité, mais la comtesse lui fit signe de fermer l'instrument.

La jeune fille proposa de lire des vers de Sully-Prudhomme : la poésie ne réussit pas plus que la musique ; Mme de Kerlor somnolait quelque peu. Georges consulta Carmen du regard. Le moment était venu.

Il s'écria :

—Ma chère mère, nous avons quelque chose à vous apprendre.

La comtesse releva la tête.

—De quoi s'agit-il, mon enfant ? répliqua-t-elle tendrement.

—Carmen va vous le dire.

Que signifiaient ces préliminaires ?

La comtesse regarda son fils et sa fille d'un air moins languissant et avec une certaine surprise.

Mlle de Kerlor, d'une voix très émue, raconta à sa mère dans quelles circonstances elle avait retrouvé l'orpheline.

La comtesse écouta ce récit avec une bienveillance attendrie. Mais quand Carmen eut terminé elle hochait la tête :

—Cette pauvre enfant expie la faute de ses parents, déclara-t-elle.

—La faute ? M. de Kerlor.

—Certainement ; répondit la mère, le marquis de Penhoët ne s'est-il pas mésallié ?

Georges et Carmen ne savaient rien des racontars qui avaient couru jadis ; mais la comtesse s'intéressait trop aux grandes familles bretonnes pour n'être pas très renseignée.

A son tour elle retraça les événements que nous avons exposés à nos lecteurs ; quand elle arriva à la catastrophe finale, Mme de Kerlor s'exprima avec beaucoup de mesure ; mais elle termina ainsi :

—Je n'accuse pas. . . . Ce n'est pas à moi de rechercher la vérité. . . . Histoire ou légende, voilà ce que l'on m'a appris.

Georges n'avait pas fait un mouvement. Il était devenu pâle. Carmen était fort attristée. Elle plaignait encore plus Hélène qu'avant que sa mère eût parlé.

Elle répondit :

—J'ai entrevu, au parloir du couvent, M. et Mme de Penhoët ; ils paraissaient très unis et très dignes de respect.

—Mon enfant, répliqua la mère, tu étais trop jeune pour discerner la vérité du mensonge. . . . Moi aussi, j'ai connu Penhoët jadis. . . . Avant son mariage tout le monde l'estimait. . . . Ton père le tenait pour un brave et loyal garçon, à la tête un peu chaude. . . . Le malheur voulut qu'il tombât entre les mains de cette femme.

M. de Kerlor répondit avec vivacité :

—Mais rien n'est prouvé.

—Comment ! . . . Tout cela est de notoriété publique, mon fils. . . . Penhoët a épousé une actrice !

—Oui, mère, je ne conteste pas le mariage, mais les calomnies qui l'ont suivi.

Du geste, Carmen approuva son frère.

—Calomnies ! s'écria la comtesse. Tu oublies la fin tragique du duc d'Esérac !

—Mais la justice a conclu à un accident.

—Enfin, mon cher Georges, poursuivit la comtesse je ne voudrais pas trop heurter les généreuses idées qui te portent à défendre ces malheureux, bien que je ne comprenne guère pourquoi tu plaides en

leur faveur ; mais je te dirai, moi, qu'en pareille matière le soupçon est de trop déjà.

— Qui a répandu, propagé ce soupçon ? reprit Georges. . . . Les parents du marquis de Penhoët. Des envieux, des jaloux !

— Qu'en sais-tu ? . . . Pourquoi te constituer l'avocat d'une cause perdue ?

— Parce que l'accusée d'aujourd'hui est une innocente.

— Georges a raison, appuya Carmen, et une fille ne peut être responsable de la faute de sa mère. . . .

— Ce qui n'est nullement démontré, ajouta Georges.

Mlle de Kerlor continua hardiment :

— Quand vous verrez Hélène, ma chère mère, vous la plaindrez comme nous.

Il y eut un moment de silence.

Mme de Kerlor était redevenue soucieuse et taciturne.

Elle regarda bientôt la pendule et se leva de son fauteuil.

Georges et Carmen lui offrirent le bras. Elle s'appuya sur eux, marchant avec difficulté.

— Bonsoir, mes enfants, dit-elle d'une voix fatiguée quand le frère et la sœur l'eurent embrassée. . . . Je crains bien que Mlle de Sainclair ne se rende pas compte de tout le mal qu'elle nous a fait.

La comtesse de Kerlor rentra dans ses appartements où l'attendait sa femme de chambre.

Georges et Carmen se regardèrent.

Le jeune homme murmura tristement :

— Nous aurons beaucoup de peine à vaincre la résistance de notre mère.

Carmen répliqua :

— Demain, je me propose de lui parler de nouveau. Toi, Georges, tu continueras ton plaidoyer. . . . Montre-toi encore plus éloquent, si c'est possible.

— Si ma mère savait !

Il arrêta l'aveu qui allait jaillir de ses lèvres.

— Je comprends, dit Carmen, si notre mère savait quel trésor nous voulons lui offrir, elle nous bénirait.

M. de Kerlor poursuivit :

— Il faut que nous arrivions à une prompt solution, car Mlle de Penhoët souffre.

— Nous la sauverons, Georges. . . . Et elle se montrera plus reconnaissante que notre petite-cousine, car c'est une âme d'élite.

Le frère et la sœur se séparèrent.

Georges de Kerlor rentra chez lui.

Bien qu'il fût tard et que la journée eût été fatigante, le jeune homme ne voulut pas se mettre au lit.

Il s'assit dans un fauteuil et se prit la tête à deux mains, fermant les yeux pour revoir par la pensée l'adorable créature qui l'avait si délicieusement captivé.

Il entendait cette voix angélique, si pénétrante, qui avait fait vibrer les fibres les plus intimes de son être.

Il se demandait si tout cela ne tenait pas du rêve.

Pour la première fois de sa vie, ce mâle et rude garçon qui se croyait inaccessible aux surprises du cœur, subissait un charme dont la puissance l'émerveillait.

Il était ardemment épris de cette vierge timide aux grands yeux résignés, dont toute la délicate personne avait quelque chose d'aérien, de céleste.

Qu'importaient la sombre histoire des parents, l'opinion du monde, la pauvreté de l'orpheline ; toutes les considérations sociales s'effaçaient devant l'amour qu'il sentait naître en lui.

Il était prêt à crier à tous : " J'aime Hélène de Penhoët ! Je veux en faire ma femme ! "

Soudain, il s'arrêta au milieu de son enthousiasme passionné.

Il venait de voir rallumer de la lumière chez la comtesse de Kerlor.

Sa mère était-elle malade ? Elle paraissait bien abattue quand il l'avait embrassée.

Allait-on appeler Georges, au milieu de la nuit, pour lui annoncer un malheur ?

Haletant, il regarda la fenêtre de la comtesse.

Il était si heureux tout à l'heure. Les joies trop grandes ne peuvent durer ; c'est la loi fatale de l'humanité.

Enfin, la lumière s'éteignit. L'angoisse du jeune homme s'apaisa. Carmen ne serait-elle pas venue le prévenir si leur mère avait couru un danger ? Cependant, il ne pouvait complètement se rassurer.

Les alarmes avaient commencé depuis que cette Mariana s'était enfuie.

Georges eut un soupir prolongé.

Si Mlle de Penhoët le voulait, cette touchante orpheline, dont les yeux reflétaient le firmament, réparerait la faute de Mlle de Sainclair.

La tranquillité renaîtrait à Kerlor. La comtesse n'aurait perdu une parente que pour retrouver une enfant. Elle aurait deux filles, Carmen et Hélène.

L'horloge du château égreña mélancoliquement, dans le grand silence de la nuit, trois heures.

La mer était toujours très sombre ; mais les premiers rayons de l'aurore n'allaient pas tarder à paraître du côté de la terre ; Georges se jeta tout habillé sur son lit.

Il se réveilla vers huit heures du matin ; après une courte toilette, celle du soldat ou du marin en campagne, il se mit en quête de Mélanie, la femme de chambre de la comtesse.

M. de Kerlor ne s'était pas trompé ; sa mère avait été malade pendant la nuit ; Mélanie était restée une heure auprès de sa maîtresse qui se plaignait d'une violente oppression.

Georges répondit qu'on aurait dû le prévenir, lui et Carmen ; la femme de chambre répliqua que madame la comtesse s'y était formellement opposée.

Mélanie n'avait quitté sa maîtresse qu'en la voyant reposer paisiblement.

Tout à l'heure, elle était entrée doucement dans la chambre. Mme de Kerlor dormait de la façon la plus calme.

Georges se rendit à l'écurie, fit seller un cheval et partit chercher le docteur La Roche, qui demeurait à deux kilomètres de Kerlor.



Il venait de se voir rallumer de la lumière chez la comtesse de Kerlor
Page 397, col. 1

Le docteur était dans son jardin, examinant ses poiriers.

Il eut un moment de surprise en voyant apparaître Georges et s'empressa d'aller au-devant du cavalier.

Le docteur La Roche, un grand vieillard de soixante-dix ans, robuste comme un chêne, était le médecin attitré de la famille de Kerlor, depuis qu'il était revenu de Paris, avec le diplôme de la Faculté, c'est-à-dire depuis plus de quarante ans.

Il n'avait d'ailleurs cessé de se tenir au courant du progrès de la thérapeutique, et jouissait d'une réputation méritée dans tout l'arrondissement.

Il avait connu le grand-père et la grand-mère de Georges et de Carmen, et avait mis au monde le frère et la sœur.

M. de Kerlor lui apprit ce qui s'était passé pendant la nuit.

Le docteur parut soucieux, et répondit :

— Je serai dans une demi-heure au bourg, M. de Kerlor.

Le docteur La Roche fut très exact. Il arriva juste au moment où la comtesse se réveillait.

Il resta quelque temps auprès de sa noble cliente ; quand il sortit de la chambre, il avait les sourcils froncés des médecins qui hésitent à se prononcer.

Georges et Carmen l'attendaient pour le questionner.

Le vieux praticien déclara que la comtesse lui paraissait atteinte d'une affection cardiaque, et annonça qu'il se prononcerait nettement dans deux jours.

Il ajouta :

— Ne croyez pas à un danger immédiat. . . . On vit très longtemps avec son plus mortel ennemi. . . . Toutefois, je vous recommande absolument d'éviter à madame votre mère la plus petite contrariété. . . . Cela vous sera facile, j'en suis persuadé.

Le docteur La Roche partit en annonçant qu'il reviendrait dans la soirée.

X

PRÈS DE L'ÉTERNITÉ

Le jeudi, Hélène était rentrée un peu plus tard que d'habitude rue Saint-Donatien.

Sa prière sur la tombe des siens s'était prolongée. L'orpheline s'y était absorbée dans une profonde méditation.

Pourquoi Dieu ne lui avait-il pas fait la grâce de la rappeler à lui, après la mort de son père et de sa mère ?

Pourtant Hélène ne se découragerait pas tant que le salut serait possible, car elle possédait la vaillance native des Penhoët. Sa prière lui rendait des forces ; elle se trouvait moins isolée, moins perdue, toute frêle qu'elle était, au milieu de ce monde qui ressemblait à l'Océan, dont elle entendait mugir les flots amers à quelques pas d'elle.

Quand l'orpheline rentra dans son appartement, elle ne s'aperçut pas qu'on avait ouvert les tiroirs de sa commode.

La Limace avait procédé avec beaucoup d'habileté, ainsi que nous l'avons dit ; en outre, il avait prudemment négligé le maigre butin qu'il était libre d'emporter.

Hélène pensa à la petite fortune qu'elle croyait toujours à sa disposition. Elle allait en régler l'emploi.

Tout d'abord, elle ne déménagerait pas ; elle ne quitterait pas si vite la maison où sa pauvre mère avait rendu le dernier soupir.

Hélène allait prier la blanchisseuse de retirer l'écrêteau qui était au-dessus de la porte de l'allée.

Avec sept cent cinquante francs, la jeune fille pouvait vivre de longs mois, en admettant, ce qui lui paraissait impossible, qu'elle ne trouvât pas de travail dans un très bref délai.

Pourquoi refuserait-on de l'employer ?

Le quartier où elle vivait ressemblait à une immense ruche industrielle où personne ne restait sans ouvrage.

C'était une activité de tous les instants. Hélène ne voyait autour d'elle que des créatures gagnant leur pain de chaque jour à la sueur de leur front.

Elle admirait cette population honnête et laborieuse ; elle se sentait disposée de tout cœur à en faire partie ; ce n'était pas la bonne volonté qui lui manquerait.

Travailler, c'est prier, a dit un poète ; c'est aussi endormir son chagrin.

Cependant, maître Nerville avait fait entrevoir à Mlle de Penhoët la possibilité d'une solution équitable du côté du Mexique.

Si le brave homme ne se trompait pas, l'orpheline serait à l'abri du besoin ; mais que ferait-elle de cette fortune pour laquelle son père avait succombé, entraînant dans le sépulcre Mme de Penhoët ?

Si cet argent lui était rendu pourtant, Hélène ne pourrait pas plus le refuser que celui du métayer Bernard.

Dans ce cas, quand elle n'aurait plus à envisager l'hospitalité qu'on lui offrait comme une aumône, Mlle de Penhoët n'hésiterait pas à se rendre à Kerlor.

L'amie de couvent n'en aurait pas moins eu le mérite de tendre une main secourable à l'orpheline pauvre.

Quoi qu'il arrivât, rien ne diminuerait la gratitude émue de la jeune fille, et elle se souviendrait toujours de la délicatesse montrée par Carmen et son frère.

Mais les espérances de maître Nerville étaient bien hypothétiques : Hélène ne devait pas y compter.

Dès le lendemain, elle allait s'occuper de chercher du travail ; elle irait ensuite embrasser Mme et Mlle Nerville, ainsi qu'elle l'avait promis.

La nuit était arrivée depuis longtemps.

L'orpheline avait pris son repas du soir ; elle se mit au lit.

* * *

Le lendemain, Hélène, dont la bourse était vide, se dit qu'elle allait changer un billet de cent francs.

Elle ouvrit le premier tiroir de sa commode.

Elle n'y vit plus l'argent. Elle regarda avec stupeur l'endroit où elle avait placé la somme que le notaire lui avait remise.

Bien qu'elle fût sûre d'avoir renfermé les billets où elle les cherchait, entre deux mouchoirs de batiste, elle se dit qu'au milieu de ses préoccupations elle pouvait être victime d'une absence de mémoire.

Elle ouvrit les autres tiroirs ; puis elle jeta un cri et deux grosses larmes roulèrent sur ses joues.

La mignonne avait beaucoup d'ordre ; or, malgré les précautions de La Limace et la dextérité avec laquelle il s'était efforcé de travailler, les gros doigts sales du filou avaient laissé des empreintes sur des étoffes froissées ou dérangé la symétrie du linge.

Hélène ne pouvait plus douter, elle avait été volée.

Mlle de Penhoët s'essuya les yeux ; son regard prit une fixité étrange ; elle était pâle comme un lis.

Pendant plus d'une heure, elle resta sans mouvement ; elle était assise dans un fauteuil, son front appuyé dans sa main.

Enfin elle se releva et fouilla de nouveau dans le meuble. Mais elle n'y cherchait plus son argent disparu. Elle prit sous des dentelles, tout au fond du tiroir, un petit flacon de cristal irisé, taillé à facettes ; la fermeture était en or ciselé.

Il contenait une liqueur brune.

Hélène regarda ce flacon et murmura d'une voix saccadée :

— Dire que c'est la délivrance !

C'était en effet un poison violent que le marquis de Penhoët avait rapporté autrefois des Indes.

Mme de Penhoët s'était récriée en voyant ce charmant objet qui contenait la mort ; le marquis avait promis de jeter le dangereux liquide ; il avait oublié de le faire sans doute ; et le flacon, égaré dans quelque coin, avait été retrouvé par Hélène après la mort de sa mère.

Les pupilles de l'orpheline se dilatèrent ; elle répéta dans un souffle :

— La délivrance ?

Au milieu de ses souffrances les plus aiguës, Hélène, malgré ses idées religieuses, s'était demandé plus d'une fois, en pensant à ce poison, si elle ne serait pas forcée de mourir.

Elle se promettait de lutter jusqu'au bout de ses forces ; mais, si elle ne parvenait pas à désarmer l'implacable adversité, si les circonstances continuaient à lui être lâchement hostiles, si tout se réunissait contre elle, cela signifierait que ses parents l'appelaient et qu'elle devait aller les rejoindre sans l'ombre d'une hésitation.

En somme, les forces humaines ont des limites.

— En absorbant ces quelques gouttes, continuait-elle, je reverrais ma pauvre maman, mon cher papa. . . . Ils me tendent les bras, je le sens. . . . Dieu aussi veut que je quitte ce monde où j'ai tant versé de larmes. . . .

Elle redevint silencieuse, ne pouvant détacher ses yeux de ce flacon qui la fascinait.

Elle prit une suprême résolution :

— Ce soir, prononça-t-elle, j'aurai cessé de souffrir.

Elle mit la fiole sur la cheminée, à côté de la pendule, qui allait sonner ses dernières heures.

Cette ravissante enfant allait-elle disparaître ? Ses yeux s'illuminaient doucement ; elle avait le pâle sourire des vierges chrétiennes que l'on conduisait au martyre. Demain ne resterait-il plus de cette adorable créature, qui avait pourtant le droit de réclamer sa part de bonheur, qu'un corps rigide et froid ?

Hélène mourrait donc sans avoir aimé ? Elle ne savait pas, la mignonne, que Georges de Kerlor l'adorait déjà.

Elle se demanda si elle devait laisser un mot d'adieu à ce bon et digne notaire, qui serait atterré. Ne devait-elle pas aussi écrire quelques lignes à Carmen ?

L'orpheline chercha la parure blanche dans laquelle on l'ensevelirait.

Tout à coup, on frappa à la porte.

* * *

Hélène tressaillit ; ce choc causa une impression indéfinissable sur ses nerfs distendus.

Elle n'aurait pas voulu être troublée en pareil moment.

Qui venait ? Que lui voulait-on ? Elle ne tenait plus à voir personne.

Elle eut d'abord l'intention de ne pas répondre ; mais sa politesse et son affabilité l'emportèrent. Elle alla ouvrir.

— Je t'avais promis de revenir, dit une voix bien timbrée et bien décidée, me voici.

Hélène reconnut Mlle de Kerlor.

Elles s'embrassèrent.

— Eh bien, as-tu bien réfléchi ? demanda Carmen, en femme qui ne peut plus s'attarder aux circonlocutions.

Mlle de Penhoët ne voulut pas, elle non plus, prodiguer les paroles inutiles ; elles répondit :

— Oui, ma chère Carmen, je ne puis que te remercier une fois de plus. . . . Mes résolutions n'ont point changé.

— Veux-tu me faire l'amitié de les motiver pour que je les comprenne ?

PIERRE DE COURCELLE.

A suivre

LA PRÉFÉRENCE

La préférence accordée par les médecins au célèbre spécifique français le *Baume Rhumal*, est due à son action rapide et énergique dans les cas de rhumes, toux, grippe, bronchites graves. Le soulagement est immédiat, la guérison certaine.

CHOSSES ET AUTRES

—On annonce que la récolte des blés à l'île du Prince Édouard, est la meilleure que l'on ait eue depuis de longues années.

—On fait beaucoup de talons en celluloid en ce moment. Il serait prudent d'inscrire dessus : Prière de ne pas se chauffer les pieds.

—Il y a actuellement dans le monde entier plus de 13,000 variétés de timbres-poste.

—La récolte du coton en Egypte, laquelle vient de se terminer, donne un total de 584,390,000 livres, soit le double du chiffre récolté il y a dix ans et un million de livres de plus que l'an dernier.

—Déjà certains mineurs partis pour le Klondyke sont de retour, et leurs récits sont peu encourageants. Nous engageons à réfléchir sérieusement avant de se lancer dans une aventure que l'on pourra regretter ensuite toute la vie.

—Un jeune Italien du nom de Guillaume Marconi prétend avoir découvert le moyen de télégraphier sans fil conducteur. Une compagnie de capitalistes anglais s'est organisée pour l'exploitation de la découverte du jeune Marconi, qui a reçu cinq millions de piastres pour ses droits d'auteur.

BON RÉSULTAT

Si vous toussiez, le *Baume Rhumal* vous soulagera et vous guérira rapidement. Tous ceux qui en ont fait usage en ont obtenu les meilleurs résultats. Les médecins eux-mêmes s'en servent et le prescrivent à leurs malades.

—On signale l'éclosion d'une nouvelle industrie à Saginaw, Mich. Il s'agit de la sciure de bois qui généralement encombre les scieries, et dont on ne sait trop comment se débarrasser. Mélangée avec de la résine et comprimée en blocs de la taille d'une brique, elle constitue un excellent combustible, donnant rapidement un feu très ardent et de grande chaleur.

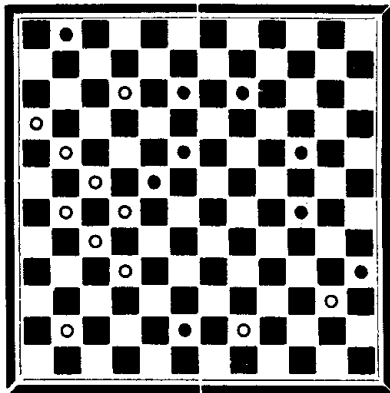
TROP TARDER NUIT

Ne tardez pas, dès le début d'un rhume, à prendre les moyens de l'enrayer. Quelques doses de *Baume Rhumal* vous débarrasseront du germe redoutable de toutes les affections de la gorge et des poumons.

LE JEU DE DAMES

PROBLÈME NO 207

Composé par M. N. Brochu, Lévis
Noirs—9 pièces



Blancs—11 pièces
Les Blancs jouent et gagnent

Solution du problème No 206

Blancs		Noirs	
53	47	23	67
35	28	67	23
57	50	23	43
27	22	15	28
37	31	43	72
47	41	72	8
51	46	7	35
40	1 gagnent		

THE DELINEATOR

Le numéro d'octobre de cette jolie publication donne aux dames une foule de renseignements utiles, de modèles superbes, pour les modes d'automne. De belles planches en couleur en rehaussent le texte.

La littérature anglaise y a une large part. Une intéressante nouvelle y est publiée sous le titre de : *A Triumph of Mind*, sortie de la plume d'Anna Eichberg King, l'auteur bien connue. Quantité d'articles d'excellents écrivains complètent cette livraison.

Abonnement : \$1 par an, 15c le numéro ; S'adresser *The Delineator Publishing Co.*, 33, rue Richmond, Toronto (Ouest).

Les meilleures années...

De la vie sont les jours de santé. Etes-vous dans cette heureuse période ? ou bien, comme des milliers d'autres, êtes-vous à vous lamenter sur votre état, l'esprit continuellement tourmenté par une inquiétude désespérante ?

Ces sentiments sont particuliers à la FAIBLESSE FEMININE.

Guérissez ce mal de dos et ce tourment de tête, ramenez ce vigoureux appétit et ce sommeil réparateur, et le monde aura changé d'aspect pour vous.

Quel est le remède ?

Les Pilules Rouges

... du Dr Coderre

POUR FEMMES

PALES ET FAIBLES

Votre cas, tout mauvais qu'il vous paraît, n'est pas pire que des milliers d'autres qui n'ont pas été simplement traités, mais guéris par ce remède d'une renommée universelle. La faiblesse physique et la démoralisation se dissipent devant ce remède comme la rosée devant le soleil du matin.

Écrivez-nous si les Pilules Rouges du Dr Coderre ne vous guérissent pas complètement et notre médecin spécialiste vous répondra sans frais, vous indiquant un régime à suivre. Toute correspondance est confidentielle.

En vente partout, 50 cts la boîte ; 6 boîtes, \$2.50. Expédiées par la malle, sur réception du prix, aux États-Unis ou au Canada. Adressez :

CIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE
Dept. Médical, B.P. 2306, Montréal.

PATENTES
OBTENUES PROMPTEMENT

Envoyez un timbre pour notre "Guide des Inventeurs." Nous obtenons plus de patentes pour les inventeurs que tous les autres ingénieurs ensemble, et nous faisons une spécialité des applications, que les autres agents n'ont pas réussis à obtenir. Pas de patente, pas de paye. **MARION & MARION, EXPERTS.** No. 185 rue St. Jacques, Montréal. Tel. 2398. Mentionnez ce Journal.

Buyez l'Eau du Recollet

Cette eau minérale, analysée par le Dr Baker Edwards, est recommandée comme eau de table et pour ses propriétés médicinales. On la boit avec le lait, les vins et liqueurs. C'est la rivale de l'*Apollinaris* et de la *Johannis*. Elle possède les mêmes propriétés et se vend à meilleur marché. Demandez là à votre pharmacien ou à votre épicier. Échantillons fournis sur demande, par la **COMPAGNIE D'EAU MINÉRALE DE LA SOURCE DU RECOLLET, 505 RUE CRAIG, MONTREAL.**

VICTOR ROY & ALPH. CONTENT

Architectes et évaluateurs

151, RUE SAINT - JACQUES,
CHAMBRE 4 TÉLÉPHONE 2113

DR BERNIER

DENTISTE

Informe respectueusement sa clientèle qu'il a transporté ses salons dentaires au No 60, rue Saint-Denis, à deux portes plus haut que le jardin Viger.

PROCEDES MODERNES

DENTIER GARANTI—\$10.00

Dents posées sans palais. Obturation en or, platine, ciment, extraction sans douleur.

A. E. VADEBONCEUR, L.C.D.

Chirurgien-Dentiste, 205 rue St-Hubert

U. PERREault

RELIEUR

No 52, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités : Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Etc.
Relieur pour *LE MONDE ILLUSTRÉ*.
L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville.
Une visite est sollicitée.



UN PRÊTRE
de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR
de ANÉMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE
DYSPEPSIE - MANQUE D'APPÉTIT
FIEVRES - ÉPUISEMENT etc., avec les
PILULES ANTONIO
toniques réparatives, reconstituantes. 2 fr.
Pho. BALAVANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS
Dépositaire à Montréal: ARTHUR DÉCARY.

Départures Municipales

Bons du Gouvernement et de Chemins de Fer
VALEUR DE PLACEMENT
ACHETÉS ET VENDUS

Toujours en mains un grand nombre de valeurs propres à être déposées au gouvernement ou des placements de fonds en fidé-commiss.

Les municipalités qui ont besoin d'emprunter trouveront avantage à se mettre en relations avec

R. WILSON SMITH,
BATISSE 'BRITISH EMPIRE,' MONTREAL
Achète des départsures et autres valeurs désirables.

F. PAQUETTE, M.L.A.C.O.

CHIRURGIEN-DENTISTE

249 Rue St-Laurent coin Ste-Catherine



Dentisterie dans toutes ses branches dentier en Alluminium plus léger que le caoutchouc. Extraction de dents sans douleurs, d'après les procédés les plus nouveaux. Spécialités dentiers et couronnes en or. Extraction gratuite de dents tous les unis.

LA LIBRAIRIE

ANCIENNE et MODERNE

Religion, Science, Arts, Lettres, Littérature.

Livres neufs et d'occasion.

Dernières nouveautés reçues chaque semaine.

Attention spéciale aux commandes par la poste.

DEMANDEZ NOS CATALOGUES

ARCHAMBAULT & BELIVEAU

LIBRAIRES-PAPETIERS

No 1617, Notre-Dame, Montréal

Agents généraux pour le "Nouveau Cours Canadien d'Écriture Droite," par J. Ahern.

LA NOUVELLE REVUE

18, Boulevard Montmartre, Paris

Directrice : Mme Juliette Adam

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

ABONNEMENT	Paris et Seine	50f	28f	14f
	Départements	56f	29f	15f
	Etranger	62f	32f	17f

Un an 6 mois 3 mois

LISEZ LE

Monde Canadien

La grande revue hebdomadaire

DOUZE PAGES, GRAND FORMAT

Articles de fonds par des écrivains distingués, plusieurs gravures d'actualité, trois pages de feuilleton et des nouvelles de tous les pays.

ABONNEMENT

Ville et Campagne . . . \$1.00 par an

Avec le choix sur une collection de chromo-lithographies, portraits de Cartier, Lafontaine, Morin, Mgr Bruchési et autres sujets. Voir notre annonce de primes dans le numéro du MONDE CANADIEN de cette semaine.

Rédaction, Administration, Atelier

75, RUE ST-JACQUES, MONTREAL

G. A. Nantel

Editeur-Propriétaire

J.-A. Carufel Administrateur.

**BON MARCHÉ
INCOMPARABLE**

CHEZ

E. LEPAGE & Cie

COIN DES RUES

St-Laurent et Duluth

Etoffes à Robes

Cachemire noir fini Henrietta, valant 75c. Spécial, 49c.
 Cachemire fleuri noir, valant 50c. Spécial, 25c.
 Etoffes pour costumes double largeur, valant 25c. Spécial, 9½c.
 Serge nuancée shot, vendue 35c ; tant qu'il y en aura, 11½c.
 Un bel assortiment de velveteen noir, couleurs, de 20c en montant.
 Un grand lot de batiste et de braid de toutes couleurs, à de très bas prix.
Indiennes, Mousselines, Etc.
 Coton carreauté américain, valant 6c. Spécial, 4c.
 Mousseline Orga, dessin de choix, valant 20 cents. Spécial, 7½ cents.
 Zéphyr broché, nuances riches, valant 18 cents. Spécial, 7½ cents.
 Batiste persienne, haute nouveauté, valant 25 cents. Spécial, 10 cents.
 Toile à rouleau, carreaulée, valant 8 cents. Spécial, 4½ cents.
 Flanellettes américaines, patrons nouveaux, valant 6 cents. Spécial, 3½ cents.
 Indienne foncée, patrons variées, valant 10 cents. Spécial, 4½ cents.

Jobs Spéciaux

Oreillers pour sofas, valant 75c. Spécial, 19c.
 25 robes en mousseline brodée, pour enfants de 3 à 6 ans, de \$3.75. Spécial, 70 cents.
 Capelines en mousseline pour bûbés, valant de 50 à 75c. Spécial, 15c.
 Tourmalines pour enfants, valant 75 cents et \$1. Spécial, 29 cents.
 Chapeaux garnis, valant de \$3 à \$5. Spécial, 29 cents.
 Un grand lot de chapeaux de paille, pour rien, à 5, 10, 15 cents.
 Sailors valant 50 cents, pour 15 cents.
 Fillings et chiffons, meilleur marché que les prix de la manufacture.
 Pommes sèches, valant 7c, pour 2½c

EPICERIES

Poudre à pâte Océan, 13c, pour 5c.
 Fèves vertes, 10c, pour 5c.
 Vernis pour poêle, 10c, pour 5c.
 Sucre brun, 2 heures par jour, 2½c.
 Sucre granulé, 2 heures par jour, 3½c.
 Farine d'avoine roulée, 5c, pour 2½c.
 Blé-d'inde sucré, 7c, pour 5c.
 Tomates, quantité limitée, 9c, pour 6½c.
 Savon castille, valant 5c, pour 2½c.

SPECIAL

Balais, 2 cordes, de 10c, pour 6c.
 Boiler No 9, 75c, pour 33c.
 Cuiller à pot, de 8c, pour 4c.
 Terrines à lait, de 6c, pour 3c.
 Assiettes, de 5c, pour 2c
 Porte-peignes, de 10c, pour 4c.
 Lavettes, de 6c, pour 3c.
 Brosses à plancher, de 10c pour 5c.
 Verres à bière, de 8c, pour 4c.
 Lampe complète de 35c, pour 19c.
 Assiettes à beurre en cristal, 2c.
 Plats à mains, de 15c, pour 7c.
 Porte-poussière, de 10c, pour 5c.

E. LEPAGE & CIE,

949-951-953-955 rue St-Laurent.

Un bienfait pour le beau sexe



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.
 Prix : Une botte, avec notice, \$1.00 ; Six boîtes, \$5.00.
 Dépôt général pour la Puissance :

L. A. BERNARD,
 1682, [rue Sainte-Catherine, Montréal

Fausses dents SANS PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posée sur de vieilles racines.
 Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.
 Dents extraites sans douleur chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste,
 20, rue St-Laurent, Montréal.
 Tél. Bell 2818.

S. Carsley & Cie

A RESPONSABILITÉ LIMITÉE

MONTRÉAL

1765 à 1783 RUE NOTRE-DAME

Le Plus GRAND MAGASIN

DE MONTRÉAL

Nouvelles étoffes à Robes

Etoffes à robes de couleur

Nouveau drap couvert à costumes, deux tons, en une splendide variété de couleurs choisies, les plus nouvelles, 65c.
 Nouveau drap Marathon soie et laine, en un grand assortiment de couleurs choisies et dessins modèles, extra spécial à 69c.

Etoffes à robes noires

Nous venons de recevoir du nouveau crépon français noir à surface unie et raies de mohair plissées ; nous vendions cette ligne 65c. Notre prix actuel 40c.
 Nouvelle serge estamine noire tout laine, très bien tissée et couleurs non-changeantes, valeur extraordinaire 37c.
 Nouveau drap Jamora, une étoffe moirée, fond uni avec patron bouclé soulevé, pesant. Valeur spéciale à 99c.
 Nouvelles étoffes noires jusqu'à \$2.50.
 LA CIE S. CARSLY, Limitée.

Nouveau drap fin à Costumes

Très choisi et chic pour costumes faits par tailleur, toutes les principales couleurs les plus nouvelles, 97c.
 Nouvelles étoffes à robes de couleur jusqu'à \$3.00.

Nouveaux Gilets

Nouveaux gilets en drap, serge noir de l'Ouest de l'Angleterre, faits par tailleur, dos box, joli collet haut et chic, boutons d'ivoire, pour dames, \$4.75.
 Chic gilet en drap beaver noir, devant croisé avec revers carrés et bordures en braid de fantaisie, pour dames, \$7.50.
 LA CIE S. CARSLY, Limitée.

Nouvelles Collettertes

Très belles collettertes en drap rude, garnies à la mode, avec braid rond, dos d'un ajustement parfait, pour dames, \$5.
 Collettertes en drap rude, à la mode, avec nouveau dos dolman et boutons de perle, un très joli vêtement de dames, \$5.75.
 Toutes les dernières nouveautés parisiennes en fait de collettertes d'automne pour dames jusqu'à \$54.00.

Habillements d'automne pour Hommes

Habillements en tweed gris mélangé pour hommes, prix spécial \$3.50.
 Habillements en tweed brun mélangé pour hommes, prix spécial \$5.30.
 Habillements en serge anglaise bleu-marin pour hommes, prix spécial \$8.50.

LA CIE S. CARSLY (Limitée)

1765 à 1783, rue Notre-Dame

NATIONAL LIBRARY
80-11-07
BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL
DE LA
GRANDE CHARTREUSE
EN VENTE

Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs,
Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA :

La Compagnie d'Approvisionnement Alimentaires (Ltee)
242, 244 et 246, rue Saint-Paul Montréal.

LA SOCIÉTÉ NATIONALE DE SCULPTURE
A RESPONSABILITÉ LIMITÉE

Société fondée dans le but d'encourager et d'aider l'art de la Sculpture
Incorporée par lettres patentes le 18 Juin 1895

FONDS CAPITAL - - - - - \$50,000

Distribution chaque mercredi
Prix importants distribués depuis le 1er Août 1895 :

S. Clairmont, Rigaud, P. Q., \$1500 00	A. Ouimet, Montréal, P. Q., \$250 00
F. Denis, Rockland, Ont. . . . 1500 00	Jos. Gauthier, " " 250 00
J. Clément, Montréal, P. Q. . . 1500 00	A. Dupré, " " 100 00
T. E. Barbeau, " " . . . 1500 00	B. Richard, " " 100 00
O. Lafortune, " " . . . 1500 00	F. Huot, " " 50 00
J. E. Ecrément, " " . . . 1500 00	Napoléon Faguy, Québec . . . 50 00
Pierre Germain, Villa Mastai, St-Roch, Québec 1500 00	Georges Lagacé " " 50 00
W. McKinnon, Québec, P. Q. . . 500 00	A. X. Labrosse, Vankleek Hill 25 00
L. N. Rioux, " " . . . 500 00	Dme Bissonnette, Mont., P. Q. 25 00
Osiias Chartrand, Ste-Anne de Prescott, Ont. 500 0	Jos. P. Bélaïr, " " 25 00
Francis Parent de la brasserie de Beauport 500 00	S. G. Bergevin, " " 25 00
J. B. A. David, Montréal . . . 500 00	Jules Couture, " " 25 00
H. Christin, Longueuil 400 00	Esdras Vigeant, " " 25 00
J. M. Dufresne, Assistant Gérant, Banque Nationale, Montréal, P. Q. 400 00	G. Riendeau, jr., " " 25 00
Art. St-Germain Lowell Mass., U. S. A. 400 00	Dame Marcoux, " " 25 00
Eph. Rousseau, Montréal, P. Q. 400 00	James Guay, " " 25 00
T. Plouffe, Longueuil 250 00	Joseph Roy, " " 25 00
	W. Harrison, " " 25 00
	J. H. Doray, " " 25 00
	J. A. Pigeon, Ste-Anne de Prescott, Ont. 25 00
	G. Constant, Vaudreuil 25 00

Et des centaines d'autres gagnant depuis \$1.00 à \$100.00, trop nombreux pour les mentionner.

Prix du Billet, 10 Cts. 11 BILLETS, \$1.00. 100 BILLETS, \$8.00

Agents demandés dans les districts non représentés

Adressez toutes communications à
La SOCIÉTÉ NATIONALE DE SCULPTURE
J. ED. CLEMENT Secrétaire.
Boîte de Poste 1035. 104 RUE ST-LAURENT, MONTRÉAL.